

# DU NOUVEAU SUR *TIRANT LO BLANCH*\*

## I

### AVANT-PROPOS

Une lecture attentive et renouvelée de ce copieux roman que ménagea la géniale ironie de Cervantes, nous a conduit à certains rapprochements avec des événements réels qui marquèrent l'histoire du xv<sup>e</sup> siècle, en Occident et, surtout, dans les contrées de l'Europe orientale.

Des recherches dans les bibliothèques et archives françaises et ibériques, entreprises depuis de longues années, nous ont permis de rassembler une riche moisson documentaire et celle-ci, confrontée avec les données des chroniques contemporaines et avec *Tirant lo Blanch* nous a suggéré les conclusions que nous soumettons plus loin aux lecteurs et surtout aux connaisseurs de ce monument de la littérature catalane de la fin de Moyen Âge.

Suivre le héros de Joanot Martorell dans ses pérégrinations depuis la France et l'Angleterre jusqu'en Afrique, dans l'Empire byzantin et plus loin encore, cela veut dire entreprendre un voyage long et compliqué, coupé par une multitude de combats et d'aventures — sentimentales et guerrières —, cela veut dire aussi rencontrer une riche série de personnages qui ne sont pas toujours les créations de l'invention littéraire, de la fantaisie méditerranéenne de Joanot Martorell. Nous espérons en avoir re-

\* [A proposta d'una ponència formada pels senyors Jordi Rubió, Membre de la Secció Històrico-Arqueològica de l'INSTITUT, Ramon Aramon i Serra, Membre de la Secció Filològica de l'INSTITUT, Antoni M. Badia i Margarit, Professor de la Facultat de Filosofia i Lletres de la Universitat, Lluís Faraudo de Saint-Germain, Membre de l'Acadèmia de Bones Lletres, i Josep Puig i Cadafalch, Membre de l'Acadèmia de Belles Arts de Sant Jordi, l'INSTITUT D'ESTUDIS CATALANS, en sessió plenària celebrada el dia 19 d'abril de 1952, acordà per unanimitat concedir el VII Premi Isidre Bonsoms al senyor Constantin Marinesco pel seu treball *Du nouveau sur «Tirant lo Blanch»*.

En la sessió plenària del dia 10 de maig del mateix any. l'INSTITUT prengué l'acord de publicar aquest treball. — R. A i S.]

trouvé au moins deux qui furent des combattants en ces années décisives pour la chrétienté, avant et tout de suite après la chute de Constantinople sous les Turcs.

Nos recherches et nos résultats ne se sont pas limités à ce que nous exposons dans les pages qui suivent. Nous aurions pu nous arrêter à une série entière de problèmes suggérés par la narration assez souvent *fluviale* du chevalier valencien : l'origine du nom *Tirant* ; qui était le duc de Bretagne mentionné dans le roman ; les allusions aux héros de l'Antiquité ; l'énumération d'un nombre considérable de nobles italiens, les uns au service des Musulmans, les autres combattant pour la cause byzantine ; la question du séjour (ou des séjours) de Martorell en Angleterre ; ses relations probables avec cet ecclésiastique catalan, Vicenç Climent, établi en Grande Bretagne ; le rôle du corsaire valencien Jaume de Vilaragut, ami de notre romancier, dans la carrière de ce dernier ; la rencontre *probable* de Joanot Martorell avec Antoine de la Sale, l'auteur du roman contemporain *Le petit Jehan de Saintré*, qui rappelle par tant de traits l'ouvrage du chevalier de Valence, etc.

Les conditions anormales dans lesquelles se poursuit notre travail, le fait que la majeure partie de nos papiers (copies de documents, notes, sans mentionner nos livres dans leur intégralité) ait été la proie de l'intolérance douloureuse, sauvage, de notre époque, l'absence dans les bibliothèques parisiennes d'un nombre considérable de publications parues en Espagne, tout cela nous a péniblement gêné dans nos recherches et nous a empêché d'arriver toujours à des conclusions aussi nettes que nous l'aurions souhaité.

L'avenir nous sera-t-il plus favorable ? Aurons-nous la chance et la joie d'ajouter d'autres précisions à la connaissance des sources qui alimentèrent le roman de Joanot Martorell ? Pourrons-nous établir la limite où la réalité historique se fond dans la technique littéraire, maniée non sans un remarquable talent par le chevalier valencien ?

Nous n'osons ni formuler une réponse ni nourrir un espoir au moment où nous traçons ces lignes d'introduction à l'étude qui va suivre et que nous aurions voulue plus riche de contenu. Nous nous consolons cependant en pensant que les suggestions que nous présentons à nos lecteurs auront au moins le mérite de fournir matière à réflexion.<sup>1</sup>

1. Depuis le moment où fut rédigé cet *Avant-propos* (janvier 1952), l'auteur a continué ses recherches dont les résultats — assez considérables — formeront l'objet d'une autre étude, parallèle à celle-ci.

## II

## SOURCES HISTORIQUES INCONNUES DE «TIRANT LO BLANCH»

Une étude attentive de ce roman de chevalerie nous a rappelé, au cours de notre lecture, certains événements historiques du xv<sup>e</sup> siècle et les exploits qui marquèrent la carrière de certains chevaliers luttant contre les Musulmans, un peu avant et un peu après le milieu de ce siècle, ou, pour être plus précis, durant la vie de Joanot Martorell lui-même. Nous tâcherons de confronter un nombre assez considérable de chapitres de cet abondant roman avec ce que nous croyons connaître de l'histoire de cette époque, grâce non seulement à nos lectures mais surtout à des recherches faites dans les Archives de la Couronne d'Aragon à Barcelone et dans certaines archives françaises sur lesquelles nous donnerons de plus amples détails au cours de notre exposé. La majeure partie de notre étude sera consacrée à la participation de Tirant lo Blanch au siège de Rhodes et aux combats qu'il livra ensuite aux Musulmans au moment où il était au service de l'empereur de Constantinople. Nous avons cru bien faire de soumettre à un nouvel examen la question tant débattue de la date de ce roman et d'examiner certains aspects des connaissances géographiques de Martorell se rapportant à l'Orient.

Commençons par le siège de Rhodes et penchons-nous sur le roman de Martorell :<sup>2</sup>

Des chevaliers français sont auprès du duc de Bretagne et de son petit-fils Tirant lo Blanch, rentré d'Angleterre où il vient d'être fait premier membre de l'ordre de la Jarretière nouvellement créé. Ils racontent comment les Génois, alliés du sultan d'Égypte, veulent s'emparer de la ville de Rhodes, capitale des chevaliers hospitaliers. Deux Génois, membres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, sont du complot (pp. 73, 205, 218-219).

Grâce à une dame de Rhodes et à un chevalier navarrais, le Grand Maître des Hospitaliers découvre la conjuration. Les deux chevaliers sont arrêtés, les soldats génois sont faits prisonniers et exécutés dans la ville même. Leur commandant cependant va à Beyrouth et incite le sultan à attaquer Rhodes. Le souverain musulman dévaste l'île des chevaliers et met le siège devant la capitale de l'Ordre (pp. 219-227).

Menacé par la famine, le Grand Maître demande l'aide du pape, de l'empereur et des autres princes chrétiens. Le roi de France se répand en promesses mais ne fait rien. Le duc de Bretagne s'engage, en revanche, au cas

2. J'emploie l'édition de la «Biblioteca Perenne», due à l'érudition et à l'esprit pénétrant de M. MARTÍ DE RIQUER (Barcelone 1947).

où le roi aiderait Rhodes, à prendre la tête de ses troupes et à verser une contribution de deux cent mille écus. Mais le roi de France continue à se dérober (pp. 227-228).

Tirant lo Blanch se procure «una grossa nau» et part pour le Levant. Il fait escale à Lisbonne où il embarque sur son navire quatre cents soldats. Il livre ensuite des combats aux Musulmans et aux Génois à Gibraltar et sur le littoral africain en poussant jusqu'à Tunis (pp. 228, 231, 232). Pendant qu'il se ravitaille en Sicile, il apprend la situation tragique de Rhodes, assiégée par le soudan et les Génois (p. 233). À bord de son navire, chargé de blé et d'autres provisions, il se rend hâtivement vers la capitale des Hospitaliers (pp. 237-238). Tirant force le blocus de Rhodes et ravitaille la ville sans rien demander en échange (p. 248).

Suivent dans le roman les exploits du héros. Découragé, le soudan lève le siège et se retire. Il est poursuivi et attaqué par Tirant (pp. 257-261).

Jusqu'ici j'ai présenté le résumé, *aussi succinct que possible*, du récit de Martorell. Avant de poursuivre, nous ne pourrions mieux faire que de juxtaposer un rapport contemporain sur le siège de Rhodes. Ce rapport se trouve au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris sous la cote *Français*, 1278, fol. 127-129. Publié une première fois, il y a près d'un siècle, comme supplément aux *Anchiennes croniques d'Engleterre* de Jehan de Wavrin, par M<sup>lle</sup> Dupont,<sup>3</sup> il a été reproduit par Nicolas Iorga dans son étude *Les aventures «sarrazines» des Français de Bourgogne au XV<sup>e</sup> siècle*.<sup>4</sup> Voici le texte en question :

«L'an mil .cccc.xi. monseigneur de Bourgogne estant à Chalon, vint à luy ung ambassadeur de part l'empereur de Constantinoble qui luy presenta de part ledict empereur pluseurs reliques et luy requist aide et secours contre les Turs, lesqueulx luy faisoient grant guerre et s'apareilloient de faire ancores plus grande et, après pluseurs remonstracions et requestes mondit seigneur lui acorda pour aler à son secours *sa grosse nave*<sup>5</sup> armée, sept gualeres et une gualote, lesqueulx yroient en son aide avec ung legat et armée que nostre Saint Père Eugène y anvoioit. Et, pour armer quatre gualères, anvoia mondit Seigneur monseigneur de Wavrin à Venize et anvoia messire Joffroy de Thoisy à Nyce en Provence, où estoit sadite *grosse nave*<sup>5</sup> et trois gualées et une gualote que là avoit fait faire. Lesquelles ledit messire Joffroy de Thoisy fist prestement très bien armer et, pour ce qu'i[1] savoit que ladiete armée de Venize n'estoit ancores preste, courut toute la Barbarie depuis [B]one jusques à Auffrique où y guaigna pluseurs navires, et de là traversa à Corfo, y cuidant trouver ladite armée de nostre Saint Père et ledit monseigneur de Wavrin, lesquelz ancores n'y estoient, mais là fut acertenés ledit Joffroy de Thoisy que le Souldan atout grande puissance anvoioit asseger Roddes, lesqueulx avoient très grant besoing d'estre secourus, car sans avoir secours

3. 3 vol. (Paris, Société de l'histoire de France, 1858-1863), III, 151-159.

4. Dans «Mélanges d'Histoire Générale», publiés par l'auteur de ces lignes, I, (Cluj 1927), 30-35.

5. Soulignée par nous (C. M.).

estoit en voie d'estre perdus. Pour quoy ledict Joffroy avec les trois dictes gualées et la gualiete moult bien armée tyra ativement celle part et trouva ladicte cyté très devisée, car monseigneur le maistre dudict Roddes n'avoit des frères de son ordre pas deux cent, que vieux que jones, et ces sodoiers, lesqueulx estoient de plusieurs nacions, guères n'avoient bonne volenté d'atandre ledict siège et pour avoir couleur de eulx en aler, pour ce que ilz scavoient que mondiet seigneur le Maistre n'avoit point d'argent, luy demandoient la paie de quatre ou cinq mois ou autrement ilz s'en vouloient aler. Ledit Joffroy, arrivés en ladicte ville, fust prestement informés des choses dessusdites, pour quoy anvoia devers mondiet seigneur le Maistre luy dire que l'y vouloit aler faire la reverence et luy dire aucunes choses, presens les nacions et les principaulx de la dicte ville, en luy priant que il les feist assanbler. Et, se fait, present tous, luy presentera de part monseigneur le duc mille combatans estans en ces navires et que, supposé que tous eulx abandonnasse ladite ville, à l'aide de Dieu il la garderoit et en rendroit bon compte; desquelles paroles tout le peuple fust reconfortés et ceulx desdictes nacions confus. Et, pour ce que ilz ne savoit où estoit ladicte armée du Souldan, le lendemain, se party ledit Joffroy, pour scavoir où elle estoit; laquelle il trouva en Turquie, à LX milles de Roddes, où ilz avoit deschargés et affutée leur grosse artillerie, afin que n'y failly riens quant ilz viendroie audit siège. Et tantost les gualères dudict Joffroy s'apochèrent d'eulx, à la sye, la poupe devers eulx; lesquelles gualères estoient très bien artilés, et especialement de canons, desqueulx toutes les chambres estoient pareilles et propres pour chacun canon et ne tyroient que des canons de ladite poupe, et s'aidoient de toutes les chambres des aultres canons, pour quoy de chacun canon ils tyroient presque aussy tost que d'une arbastre: cy en tyrèrent tant que ilz leur tuèrent assés de leurs gens, et entre les aultres ung de leurs amiralx, car à tyrer en leur flote, laquelle estoit sarrée, ne povoient faillir, et les nostres gualées estoient esparses, et pour quoy ne les povoit cy bien assigner; pour laquelle chose toute la nuyt rechargèrent leurs chevalx et leur dite artillerie, et au matin fyrent voele et vindrent devant Roddes, où ilz myrent le siège, et l'aultre jour ensuivant leur bombardes et bricoles prestes pour gecter et, tout ainsi que ilz se logoient, ledit Joffroy logoit ces gens devant eulx entre la fausse et la vraye muraille et ly se loga devant leur capitaine. Et chacun jour y eu saillies, ès quelles furent mors plusieurs, d'ung costé et d'aultre, plus beaucopt desdits Sarrazins que des nostres, car durant ledict siège, qui dura .XL. jours, n'y eu ung seul homme pris à mercy. Or avint que après plusieurs jours de plusieurs bombardes ilz eurent batuz ung grant pan de muraille, tellement qu'elle estoit au cheoir et, elle cheue, eulx tous prest pour assaillir. Pour quoy ledit Joffroy, toute la nuyt fist apourter de grans sacs de coton et les fist par cy bonne manière atacher à ladite muraille que depuis cos de leurs dictes bombardes n'y pouvoit grever. Et lesdits Sarrazins, veans se, fyrent affuter partie de leurs dites bombardes sur le mole Sainct Nicolas pour destruire les naves et gualées estans ou port dudict Roddes. Et là les faisoient garder par aucun nombre de gens, esperant que, se grant charge leur venoit de ladite ville, que, par ung passage qui estoit près de la tour, l'ost les pouvoit secourir. Or fu, par nécessité, concluse la saillie pour guaigner lesdites bombardes, car autrement tous lesdits navires estoient destruis. Et, pour ce que ledit passage estre bien gardés, où pouvoit seurement guaigner lesdites bombardes, on bailla audit Joffroy et à ces gens la charge de garder ledit passage, lequel ne l'andure refuzer. Et, pour

le secourir quant la grant charge viendroit, on ordonna le chastelain d'Am-poste atout six vint hommes, lesquieulx se tiendroient à my bout de ladite ville et dudit Joffroy pour estre .....<sup>6</sup> ladite saillie fust sur le befrei<sup>7</sup> et chacun ala où il estoit ordonnés, et toute la puissance desdits Sarrazins vint audit passage, et dura tant le debat que trait failly d'un costé et d'aultre, et tellement que, après ledit trait failly, ilz combattirent plus d'une heure audit passage aullances et aux espées, et cy longuement que lesdites bombardes furent ammenées en ladite ville et que ledit castellain, qui les devoit secourir, fut retrait, cuidant, pour la multitude desdits Sarrazins, que ledit Joffroy ne ces gens ne se peussent jamais retraire en ladite ville. Toutesfois par la grace de Dieu ilz se retrairent sans grande perte et apointèrent Perre de Moroges, nepveu dudit Joffroy,<sup>8</sup> lequel estoit bien fort blessés. Car en ladite besoigne ils fist très vaillamment, et fust cedict Perre deux fois pris et recos ; le sieur de la Hamarde,<sup>9</sup> ledit Joffroy de Thoisy, Guillaume de la Baulme ilz furent chevaliers et plusieurs aultres.

Ce fait, lesdits Sarrazins conclurent d'assaillir et firent leurs abillemens et fagos pour amplir les fossés, et ung jour, au soleil levant, venoient pour assaillir à grant son de trompectes et de tabors, et leur capitaine tout le premier, lequel devant ledit Joffroy de Thoisy droit sur le bort du foussés d'une colourine fut tués ledit capitaine, lequel amportèrent ; luy mort, les aultres eurent le courage perdus et, sans faire grant sanblant, chargèrent leurs baghes et de nuyt montèrent en leurs navires et tantost furent en leurs contrées, car ils eurent bon vent...»

Un récit parallèle à celui-ci se trouve dans la chronique de Jean de Wavrin que nous venons de citer. Il s'agit là, une fois encore, d'un contemporain dont le neveu, l'amiral Walerand de Wavrin, eut sous ses ordres Geoffroy de Thoisy. C'est dire le poids des informations du chroniqueur bourguignon qui a été renseigné directement par son parent sur des exploits des navires du duc Philippe *le Bon* en Orient :<sup>10</sup>

«Après la dite conqueste de la ville et chastel de Luxembourg, le duc y sejourna une espace et y tint sa feste de Noël, où il lui memora des promesses

6. Quelques mots coupés à la reliure.

7. Lecture de M<sup>lle</sup> Dupont : *vespre*.

8. Mentionné comme écuyer en août 1417. Il avait déjà été le lieutenant de Geoffroy de Thoisy lors d'une expédition de ce dernier dans le Levant, entre 1441 et 1443. WAVRIN (édition DUPONT), II, 58, n. 1 ; Archives département. du Nord, Série B, *Immatriculation*, n<sup>os</sup> 58.519 et 58.520 ; N. IORGA, *Notes et extraits*, II, 57. On conserve aux Archives historiques de la ville de Barcelone l'original d'une lettre, rédigée dans un latin approximatif, par laquelle, le 24 avril 1443, Pierre de Moroges, priait les conseillers de la capitale catalane de permettre à un certain Pierre Alfonse, commandant d'un baleinier, de s'y procurer une certaine quantité d'armes nécessaires à la flotte qu'on était en train de préparer à Nice. *Cartas reales. Originals*, 1463-1469 (fond non encore classé en 1952 ; ancienne cote : III, 62).

9. Il s'agit de Jacques, seigneur de la Hamaïde. WAVRIN (édition DUPONT), II, 58, n. 1.

10. JEHAN DE WAVRIN, *Anchiennes croniques d'Engleterre* (édition DUPONT), II, 58-59.

que faites avoit de secourir la chrestieneté et comment aussi, il estoit de ce faire requis et priés, tant de nostre saint pere le Pape, comme de l'empereur de Constantinoble. Si fist illec ses ordonnances, et, pour ce que sa dite armee de mer se prenoit en deux partyes, l'une à Nisse, en Prouvence, et l'autre à Venise, et que le dit seigneur de Wavrin, qu'il avoit constitué son lieutenant en ceste partye et capitaine general, ne povoit furnir armee en deux lieux, il ordonna ung gentil chevallier de Rodes, appelé messire Regnault de Confide, et Geffroy de Thoisy, qui fut fait chevallier depuis en Rodes, de aller incontinent à Nisse, et, illec, armer ses trois gallees, sa gallyace et son gros vaisseau, pour incontinent qu'elles seroient prestes, eulz tyrer vers le gouffre de Venisse, comme ilz firent ; là où ilz trouveroient le dit seigneur de Wavrin, leur capitaine, l'armee de nostre saint Père et celle de Venisse. Si ordonna ancores le dit duc ung gentil homme en l'hostel madame la ducesse, sa femme, nommé Martin Alfonse pour aller armer ledit grant vaisseau, avec la cravelle, pour semblablement tyrer, le plutost qu'il pourroit, à Venisse, devers ledit seigneur de Wavrin, où il armoit les quatre gallees ; et luy bailla, en sa compaignie, deux chevalliers, garnis de sens et de vaillance, l'un nommé messire Pietre Vas, natif du royaume de Castille, et l'autre messire Gauvain Quieret et plusieurs autres nobles hommes quy s'en allerent avec ledit seigneur de Wavrin à Venise, où il fut receu honnourablement du duc et de toute la siegnourye de Venise, comme capitaine general et lieutenant du duc de Bourguoigne en ceste partye. Et, pour le grant nombre de gallees que on armoit illecq, tant de par nostre saint Pere, comme de par le duc de Bourguoigne et les Venitiens, elles ne furent pas sitost prestes, à deux mois prez, que l'en cuidoit ; et si les atarda aussi ce que le duc de Venisse faisoit faire une gallee noefve pour le duc de Bourguoigne.

En ce temz, fut nostre saint Pere adcertené que le Soubdan avoit assablé grant armée pour envoyer destruire la cité de Rodes et toute l'isle ; pourquoy le Grant Maistre des Templiers de Rodes requeroit instamment audit Pere saint son avde, en quencques possible luy seroit. Pourquoy nostre saint Pere rescripvi au dit capitaine de Bourguoigne une lettre de credence, sur unes autres lettres qu'il avoit chargé au cardinal de Therewane lui rescripre, laquelle lettre du cardinal contenoit que nostre saint Pere desiroit, s'il estoit à lui possible, quant son armee serroit preste, qu'il tyrast tout droit en Rodes au secours de la tres crestienne cité, et que la sienne armee, avec celles des Venitiens, serroient assez puissantes pour garder le destroit. Icelluy capitaine de Bourguoigne parla de ceste matiere au duc de Venise, pour ce qu'il avoit grant desir et voullenté d'aller secourir Rodes ; mais ledit duc luy respondy que, pour riens, ne souffriroit que les gallees qu'il prestoit au duc de Bourguoigne allassent contre le Soubdan, car il avait juré bonne paix avec lui : disant aussy que tous les grans marchans, avec grosses richesses de Venise, estoient en Surie, parquoy ilz recevroient ung grant dommage infiny.

Si fut conseillée de rescripre au cardinal de Therewane la charge qu'il avoit du duc, son seigneur, d'armer quatre gallees à Venise et d'illecq tyrer tout droit en Constantinoble, en soy presentant à l'empereur de par ledit duc, et que ceste charge il n'oseroit muer ou transgresser ; mais que tres voullentiers rescriproit à messire Regnault de Confide et à Geffroy de Thoisy qu'ilz se tyrasent, atout leurs trois gallees et la galliote, celle partie devers Rodes, et que de ce, pour Dieu, nostre saint Pere voulsist estre content. Et, adont, ycelluy capitaine, par aucuns vaisseaulz quy s'en alloient à Corso et à Modan,

rescripvi au dit messire Regnault de Confide et Geffroy de Thoisy ce que nostre saint pere le Pape lui avoit mandé et rescript, et la responce qu'il luy avoit faite; et que, pour Dieu, le plus tost qu'ilz pourroient ilz tyrassent devers la cité de Rode au secours d'ycelle : lesquelz, incontinent qu'ilz oyrent ces nouvelles, furent moult joyeulz, et, par especial, le chevallier de l'Ordre. Si ce penerent d'accomplir le commandement de leur capitaine par si grant dilligence, qu'ilz vindrent en Rodes avant que l'armee du Soubdan y peust estre arrivee, laquele gisoit à l'ancre à ung port prez de Rodes à LX milles devant une forteresse nommee Chasteau Rouge, qu'il avoit desja prins et rué jus. Sicque, quant nos cretiens furent arrivez au port de Rodes, le Grant Maistre et ceulz de la religion en furent moult joyeulz : et envoya le Grant Maistre vers eulz les plus notables chevalliers de l'Ordre, pour les bienvingnier ; si les fist advertir qu'il y avoit deux ou trois gallees de Castelans,<sup>11</sup> quy estoient au roy d'Arragon, et plusieurs autres navires et sauldoiers de diverses nations, lesquelz demandoient au Grant Maistre si grans gauges que merveilles : pourquoy il sambloit audit Grant Maistre, et auz religieux, que l'excessive grandeur des sauldees qu'ilz demandoient estoit par paour qu'ilz avoient, car ilz scavoient bien que le dit Grant Maistre ne leur pourroit furnir si grant pecune ; si leur sambloit que ce moien, à scavoir deffaulte de sauldees, s'en pourroient aller de là licitement à leur honneur, en laissant la dite cité. Pourquoy les Bourguignons eurent ensamble advis et conclusion avec les seigneurs de Rodes, que le Grant Maistre envoieroit querir tous les capitaines estrangiers, et, en leur presence, recepveroit yceulz envoiez de par le duc de Bourguoigne : et ainsi en fut fait.

Quant, donques les Bourguignons furent venus devant le Grant Maistre, ilz se presentèrent à luy, eulz et leurs gallees et il les receupt moult honnorablement, au nom dudit duc, au secours de la cité ; et dirent illec, en audience, que, nonobstant qu'il y eust illec aucuns estrangiers demandans sauldees, si n'en voullotent ilz nulles ; et se aucuns, par lascheté de courage, demandassent guaiges excessifz, adfin de par ce querir moyen de la ville et cité habandonner à leur honneur, et quant ores aucuns le habandonneroient, si estoient ilz assez puissans pour, au Dieu plaisir, la tenir contre tous les mal voeillans.

Cette maniere de presentation encoraga<sup>12</sup> grandement les cappitaines estrangiers ; parquoy ilz s'acorderent, au mieulx qu'ilz peurent, avec le Grant Maistre, lequel fist tant que, raisonnablement, devoient bien estre contentz, parquoy ilz demourerent en la cité. Mais ceulz de Bourguoigne se partirent lendemain bien matin, et tyrerent vers Chasteau Rouge, où ilz trouverent toute l'armee du Soubdan, où ilz reparoient leur artillerie sur terre, estant leurs navires dedens le havre ; lesquelles gallees Bourguignotes, estant esparses un peu arriere l'une de l'autre, pour le trait des Sarrazins, la longueur d'un ject de canon, gecterent l'ancre à l'avantage, tournant les poupes de leurs gallees vers l'armee de leurs annemis, et de deux canons que chascune gallee a en poupe, ja soit il que autres en y eust paraulz ; car toutes les cambres des canons servoient aussi bien à l'un comme à l'autre si que des dis canons qu'ilz avoient es poupes ilz tyroient es vaisseaulz des Sarrazins aussi drue comme on tirroit d'un arballestre, dont ilz porterent grant dommage ou dit navire de

11. Lire : *Catalans*. Voy. plus loin p. 148, les noms des commandants de ces galères. (Notre note. C. M.)

12. Sic! (C. M.)



leurs annemis, tant auz gens comme auz vaisseaulz où les pierres povoient cheoir. Mais le cappitaine des mescreans fist partir de son ost VIII gallees pour ycelles aller combatre : parquoy ilz furent contrains de lever les ancrs et retourner en Rodes, où ilz reporterent certaines nouvelles de l'armee du Soubdan. Pourquoy le Grant Maistre, et tous les cappitaines qui dedens Rodes [estoient], partirent la ville par quartiers, baillant à chascun sa portion en saine garde, comme il sembla facile et expedient, selon la faculté de tous.

Lendemain, les Sarrazins arriverent en l'isle de Rodes : si vindrent affuster leurs gros engiens et bombardes devant la ville, où ilz furent bonne espace, et commencerent fort à batre la muraille de leurs gros canons. Et avoient sur le terroy molle,<sup>13</sup> vers Saint Nicollay, auprez du Mandracque, affusté plusieurs gros engiens, en intencion de destruire le navire quy estoit au port de Rodes, ouquel lieu estoient ces engiens gardez par ung grant nombre de Sarrazins : et, à la verité, se remede on n'y eust mis, le navire eust été pery. Mais le grant maistre de l'Ordre, avec les confreres de la religion et tous les cappitaines de layans, eurent conseil ensamble que on feroit une saillye sur eulz, regardant que vceulz gardiens des engiens ne povoient estre secourus des autres Sarrazins de l'ost. Si fut conclu que Geoffroy de Thoisy et messire Regnault de Confide yroient garder ycellui passage, et une grande compaignie d'autres gens furent ordonnez d'aller conquerre les engiens affustez sur le dit molle.<sup>13</sup>

Lors nos chrestiens saillirent hors de la cité, pour accomplir chacun sa charge ; et les Sarrazins de l'ost vindrent avant, en grant nombre, pour secourir leurs bombardes ; mais, au passage, ilz trouverent ceulz quy y estoient ordonnez quy, à force d'armes et main à main, se combatirent alencontre d'eulx, et plusieurs fois les rebouterent ; et si bien fut gardé ycellui passage, que nos chrestiens gaignerent ces bombardes et les menerent dedans la ville. Au debat et garde duquel passage fut fait chevallier le seigneur de la Hamaide et aussi fut messire Geoffroy de Thoisy. Mais le commandeur d'Amposte, qui avoit esté ordonné à grant compaignie de gens pour secourir les crestiens qui en auroient mestier, à scavoir ou ceulz qui estoient commis à garder le passage ou à l'artillerie conquerre, quant il parcheut amener lesdites artilleries dedens la ville, il entra avecques, habandonnant sa garde, dont ceulz qui gardoient le passage ne furent pas confortez : pourquoy, tousjours en combatant et recullant, à moult grant paine recullerent dedens la dite ville. A laquele retraite fut prins ung tres vaillant gentil homme, nommé Pierre de Moroges, quy estoit navrez ; mais par force de combattre, il fut rescous ; si y fut aussi navrez ung tres vaillant chevallier de Rodes, nommé Saint Vincent. Des Sarrazins y eut beaucoup de mors et navrez, et des chrestiens petit nombre.

Quant donques, les crestiens furent rentrez, à victore, dedens la ville et cité de Rodes, ils menerent ensamble grant jove, en rendant loenge à Nostre Seigneur de la belle grace que fait leur avoit d'avoir conquis les bombardes et gros canons des annemis de la foy, dont si durement les grevoient. Mais, d'autrepart, les Sarrazins furent grandement troublez de la perte que fait avoient, tant de gens comme d'artillerie : conclurent, pour eulz vengier, d'assaillir la ville lendemain. Pour le quel assault ilz firent coeillier toutes foilles des vingnes de là environ, et en faire grans saquiés pour les fossez emplir : puis vindrent à l'assault, menant grant bruit de huys et de tambours. Au commenchie le quel assault, leur cappitaine, quy alloit au front devant,

13. Dans la transcription de Mlle Dubois : *Molle*.

fut feru d'une cullevrine parmy le corpz et abatu mort droit sur le bort des fossez : parquoy aux Sarrazins failly dutout le corage. Si prindrent ledit corpz mort et l'emporterent avec eulz en se retraiant de l'assault : et toute celle nuit rechargerent leur artillerie dedens leurs vaisseaulx, sans faire noise, ains le plus coyement qu'ilz peurent ; et le lendemain firent voile. Si s'en retournerent au pays de Surye, dont ilz étoient venus.»

Avant de commenter ces textes émanant — nous nous excusons de le répéter —, sans aucun doute possible, de deux contemporains dont l'un au moins a dû assister à ces combats de Rhodes, et sans nous arrêter davantage à cette expédition commandée, sinon par un petit-fils du duc de Bretagne, comme on peut lire dans le récit de Joanot Martorell, du moins par un écuyer du duc de Bourgogne, nous croyons bien faire de rappeler ici que dans sa remarquable étude intitulée *Observacions sobre la dedicatòria i primera part del «Tirant lo Blanc»*,<sup>14</sup> M. William J. Entwistle avait constaté que les voyages entrepris par le héros du roman d'Angleterre au Portugal, du Portugal en Sicile et de Sicile à Rhodes, ne correspondent à rien de ce qu'on sait sur Guy de Warwick, Richard Beauchamps, Pierre le Grand d'Aragon, saint Louis ou Roger de Flor,<sup>15</sup> ces divers personnages ayant été considérés comme les modèles de Martorell lorsqu'il composa la figure de Tirant. Cette constatation conduisit le savant anglais à supposer qu'il s'agit là plutôt des propres expériences de Martorell.<sup>16</sup>

Nous nous excusons d'anticiper : plus loin, à la page 149, nous montrerons, grâce à des documents découverts par nous dans les archives françaises, que, lors d'une expédition antérieure à celle que mentionnent le rapport anonyme et la chronique de Jean de Wavrin (expédition destinée également à la défense de Rhodes), Geoffroy de Thoisy partit des côtes des Flandres, *se dirigea vers Lisbonne* et pénétra ensuite dans la Méditerranée. Si l'on combine cet itinéraire avec celui emprunté en 1444 par Thoisy, on reconstitue *grosso modo* le trajet suivi par Tirant lo Blanch... Après cette digression, revenons aux événements de 1444 et parcourons les pages dans lesquelles Bosio, l'historien de l'Ordre, décrit le siège de Rhodes.<sup>17</sup> Nous nous empressons de préciser que Bosio travaillait sur des pièces tirées des archives des Hospitaliers.

Résumons le récit ayant trait aux relations de l'ordre de l'Hôpital avec Gênes.

14. Publiée dans *RdC*, VII (1927), 383.

15. *Observacions*, 383.

16. *Ibid.*

17. J. BOSIO, *Dell'Istoria della sacra Religione et illustrissima Militia di San Giovanni Gerosolimitano*, 3 parties en deux volumes (Rome 1594-1602).

Cette dernière ville, en mauvais termes avec Alfonso le *Magnanime*, accusait l'ordre d'être favorable au roi d'Aragon, sous l'influence du Grand Maître d'origine catalane, Antoni de Fluvià. Mais cette hostilité continua après la disparition de Fluvià et l'élection au poste vacant, en 1437, du Français Jean de Lastic, et elle dura autant que dura la rivalité entre le roi *Magnanime* et Gênes.<sup>18</sup> À un moment donné, on emprisonna à Chio, possession génoise, plusieurs marchands rhodiens. En 1439 le sultan Mourad II s'allia en secret avec le soudan contre l'ordre de Saint-Jean et, fidèle à ce pacte, lui vint en aide, lorsque celui-ci eut tenté en 1440 un premier assaut infructueux contre le siège des chevaliers.<sup>19</sup> Le Grand Maître Jean de Lastic s'empessa de se procurer *du blé et des approvisionnements en Sicilie* et dans les Pouilles, au début de l'année suivante, et conclut, de son côté, en 1442, une alliance avec l'empereur de Constantinople.<sup>20</sup>

Prévenu des nouveaux préparatifs que faisait le soudan, préparatifs qui visaient son territoire, Jean de Lastic envoya auprès du pape Eugène IV et d'Alfonse d'Aragon le chevalier catalan Pere de Linyan<sup>21</sup> pour demander des secours. Peu de temps après, un émissaire du pape allait *en Sicile* pour prendre et emmener à Rhodes la galère achetée par le Grand Maître à un certain Angelo de'Soni. Une autre galère, offerte par un Hospitalier français, devait partir de France.<sup>22</sup>

Un gros navire génois, le *Doria*, qui voguait vers Alexandrie, chargé de munitions et d'approvisionnements destinés à la flotte du soudan, fut capturé dans les eaux de Rhodes par les galères de l'ordre de Saint-Jean. *Le noble catalan «Giacomo di Villaraguto» avait pris part aux opérations.*<sup>23</sup> Il eut à se plaindre ensuite de ce qu'on avait fait main basse sur le chargement du navire génois. Sur ces entrefaites la flotte du soudan fit son apparition à Rhodes en août 1444. Après avoir fait le tour de l'île, la voyant déserte (la population s'était réfugiée dans les forteresses), les Musulmans débarquèrent, ravagèrent le territoire et mirent le siège devant la ville de Rhodes. Après des combats

18. BOSIO, I, 2<sup>e</sup> partie, pp. 151 ss., 156, 157.

19. BOSIO, *ibid.*, 157, 159. Dans *Tirant lo Blanch* Martorell parle, lui aussi, d'une alliance conclue entre les deux souverains musulmans après le siège infructueux de Rhodes, décrit dans le roman (p. 262).

20. IDEM, *ibid.*, 160. Cf. dans *Tirant lo Blanch*, 397 ss., l'aide envoyée par le Grand Maître à l'empereur grec après une première victoire remportée par le héros de Martorell contre les Infidèles.

21. Cet Hospitalier surveillait en 1437 la construction du château de Gaète. Après la mort d'Antoni de Fluvià il fut un des procureurs qui administrèrent les revenus du Grand Maître jusqu'à l'arrivée à Rhodes de Jean de Lastic. Des frères ou des parents de Pere de Linyan, Alfons, Joan et Ramon de Linyan se trouvaient, eux aussi, au service du roi d'Aragon. BOSIO, *ibid.*, 156; N. IORGA, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV<sup>e</sup> siècle*, six tomes (Paris-Bucarest 1899-1916), II, 37, 40, 44; Archives de la Couronne d'Aragon (=ACA), reg. 2660, f. 155<sup>v</sup>; cf. Fr. CERONE, *La politica orientale di Alfonso di Aragona* (dans *ASTPN*, XXVII (1902), 843).

22. BOSIO, *ibid.*, 160-161.

23. Quelques années auparavant (en 1437-38) Gênes avait loué ce bâtiment, en même temps que deux autres, au roi René d'Anjou, en guerre contre Alfonso le *Magnanime*. LECOY DE LA MARCHE, *Le roi René. Sa vie, son administration, ses travaux artistiques et littéraires*, I (Paris 1875), 135.

infructueux qui durèrent plus de quarante jours, le soudan se retira à Alexandrie.<sup>24</sup>

Parmi les combattants chrétiens qui s'illustrèrent dans la défense de Rhodes, Bosio cite l'Hospitalier portugais «Giovanni Tayde» (recte : Athayde). Ce dernier, au moment où il apprit que le soudan allait attaquer l'île, s'y jeta à la tête d'un contingent de soldats payés par lui en même temps que le patron d'un navire vénitien, Bernardo Girando. Un renégat chrétien, Antonio, nommé par les Sarrasins «Bahador», se trouvant à bord de la flotte musulmane, livra aux chrétiens des secrets militaires et, finalement, se réfugia à Rhodes où, en récompense de ses services, on lui accorda une pension sur les revenus du priorat de Messine.<sup>25</sup>

Parmi les huit galères engagées par l'Ordre de l'Hôpital pour ces combats, Bosio cite (en plus du vaisseau du Sicilien Angelo de' Soni que nous avons déjà mentionné) les navires commandés par Jaume de Vilaragut, Gracià de Monsoriu, Jofre Sirvent et Ferrer Bertran (celui-ci originaire de Majorque). Ce dernier avait, en outre, prêté au Grand Maître huit mille cent cinquante ducats, tandis que le marchand catalan Miquel Ros, établi à Rhodes, en avait avancé douze mille. Le lieutenant de Jean de Lastic, le châtelain d'Amposta, Jean de «Villaraguto» (recte : Vilagut) allait faire un emprunt de deux cents mille ducats à Barcelone (pp. 163-164).<sup>26</sup>

Voyons si on peut établir une relation entre le récit de *Tirant lo Blanch* et les événements tels qu'ils sont présentés par Wavrin et Bosio et par le texte conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris.

### III

#### TIRANT LO BLANCH ET GEOFFROY DE THOISY

Le commandant bourguignon dont parlent aussi bien le rapport reproduit plus haut que Jean de Wavrin, avait, derrière lui, au moment où il s'illustra dans les combats livrés à Rhodes, une carrière guerrière assez considérable. Il avait combattu Jeanne d'Arc à Compiègne en 1430<sup>27</sup>

24. BOSIO, *ibid.*, 162.

25. Cf. *Tirant lo Blanch*, pp. 450-453, 498-500, 527. (Un jeune chrétien de Famagouste est fait prisonnier, devient musulman, se met, au moment des combats de Tirant contre les Infidèles, au service de ce dernier, fait de l'espionnage en faveur des chrétiens, est baptisé et reçoit le nom de «Ciprès de Paternò»). Voir aussi, pour les renégats qui passèrent aux chrétiens pendant le siège, L. NICOLAU D'OLWER, *Un témoignage catalan du siège de Rhodes en 1444*, EUC. XII (1927), 382, les vers 113-114.

26. Pour les succès remportés par les chrétiens à Rhodes (neuf mille Musulmans tués ou faits prisonniers, important butin de guerre), cf. aussi la lettre d'un contemporain qui voyageait en Orient à l'époque, l'humaniste Cyriaque d'Ancone. J. A. FABRICIUS, «Bibliotheca Latina Medice et Infimae Aetatis», édition MANSI (Padoue 1754), VI, 18 (des *addenda* de Mansi).

27. Archives départementales du Nord, Série B, 1942, f. 67 (copie dans le chartier du baron Paul de Thoisy).

et, lors d'une rencontre à Calais, six ans plus tard, il avait été blessé au bras, en présence de son seigneur, Philippe *le Bon*.<sup>28</sup> Quelque temps auparavant il était allé à Jérusalem et à Sainte-Catherine du Mont Sinaï.<sup>29</sup>

Menacé par le soudan, le Grand Maître de Rhodes demanda l'aide de Philippe de Bourgogne. En mars 1441, le duc confia à Geoffroy de Thoisy le commandement de sa *grant nave*<sup>30</sup> (rappelons-nous la *grossa nau* de Tirant lo Blanch),<sup>31</sup> d'une caravelle et d'un baleinier.<sup>32</sup> Après s'être ravitaillée à Bruges et à l'Ecluse la petite escadre devait se diriger sur Lisbonne.<sup>33</sup> Thoisy prit donc exactement la même route que Tirant lo Blanch lorsque celui-ci partit défendre Rhodes...<sup>34</sup>

Ni la chronique de Wavrin ni les documents bourguignons ne nous livrent de renseignements sur cette première randonnée de Geoffroy de Thoisy vers le siège des Hospitaliers. En tout cas, en mars 1443, il était de retour à Villefranche, à la tête de ses navires.<sup>35</sup>

Retenons donc pour le moment la mention de la *grant nave* bourguignonne, de la *grossa nau* de Tirant lo Blanch, ce qui pourrait être une simple coïncidence, mais soulignons surtout que le héros de Joanot Martorell alla secourir l'ordre de l'Hôpital «ab voluntat del Duc» de Bretagne et que Geoffroy de Thoisy se dirigea vers Rhodes sur l'ordre du duc de Bourgogne. Retenons également que le croisé du roman fait escale, en cours de route, à Lisbonne, ce qui correspond exactement avec le fait qu'un document bourguignon nous révèle sur le voyage de l'écuyer.<sup>36</sup>

28. *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Nord. Archives civiles, Série B, t. IV, rédigé par le chanoine DEHAISNE (Lille 1881), 135, colonne II.*

29. Archives département. du Nord, Série B, 1948, f. 162v (copie dans le chartrier Paul de Thoisy).

30. Précisons qu'il s'agit non pas d'une «grande nave» mais bien de «la grant nave» de Philippe *le Bon*, d'une sorte de *unicum* (cf. la *Grande Roue* de Paris) dans la flotte du duc de Bourgogne.

31. P. 228 du roman.

32. Archives de la Côte-d'Or, Fonds Gervigny, n° 39; Archives générales du Royaume, Bruxelles, Chartes du Sceau de l'Audience, charte n° 134 (copie dans le chartrier Thoisy): Archives départem. du Nord, Série B, 1972, compte de Pierre Bladelin, f. 164; *ibid.*, Série B, 1976, n° 58.519. La «grande nave» et la caravelle avaient été construites dans les ports de Flandre par des maîtres portugais. Voy. notre étude *Philippe le Bon, duc de Bourgogne et la croisade*, Première partie (1419-1453) dans «Actes du VI<sup>ème</sup> Congrès International des Études Byzantines» (Paris, juillet 1948), 153-154.

33. *Bibliothèque Nationale de Paris, Pièces originales*, n° 2830, Dossier Thoisy, n° 62.887, pièce 2. Cf. A. G. JONGKEES, *Staat en Kerk in Holland en Zeeland onder de Bourgondische Hertogen, 1425-1477* (Groningue 1942), 77-78.

34. P. 231 du roman.

35. Archives département. du Nord, Série B, 1997, n°s 58.519 et 58.520.

36. Voy. la note 33 ci-dessus et la pièce justificative n° 1.

Mais ce qui est beaucoup plus frappant, croyons-nous, c'est la similitude, sinon totale, du moins assez marquée, entre l'activité guerrière de Geoffroy de Thoisly à Rhodes, telle qu'elle est décrite par le récit de Paris et la chronique de Jean de Wavrin, et le rôle prêté par Joanot Martorell à Tirant lo Blanch dans la défense du siège des Hospitaliers.

Il serait exagéré, sans doute, de chercher une coïncidence parfaite entre un texte d'archives et une chronique, d'une part, et le récit, déformé par l'imagination et les préoccupations littéraires d'un romancier, de l'autre. Ce qui doit nous intéresser ici c'est de savoir si Joanot Martorell a pu avoir connaissance des exploits de l'écuyer bourguignon et s'il s'en est inspiré pour construire les chapitres de son roman développant les randonnées méditerranéennes et les faits d'armes de Tirant lo Blanch à Rhodes.

Commençons par quelques objections probables, afin de déblayer le terrain.

Dans son *Introduction* si claire, si riche de science et d'aperçus nouveaux, M. Riquer, étudiant les épisodes du siège de Rhodes, arrive à la conclusion que Joanot Martorell a pu avoir des renseignements sur ces événements grâce à un témoin oculaire Francesc Ferrer,<sup>37</sup> très probablement un Valencien, comme l'auteur du roman, grâce aussi aux informations qu'a pu lui fournir un autre Valencien, Jaume de Vilaragut, habitué des mers du Levant.<sup>38</sup> Que ce dernier ait été à même de décrire les combats livrés à Rhodes, il n'y a pas de doute, puisque nous connaissons son rôle au moment de l'attaque de 1444, rôle qui avait échappé jusqu'ici aux chercheurs qui m'ont précédé. Vilaragut, par le fait qu'il était Valencien, par le fait qu'il était lié d'amitié avec Joanot Martorell (celui-ci l'avait proposé en 1437 comme un de ses *témoins* dans une affaire d'honneur),<sup>39</sup> pouvait renseigner en détail notre auteur sur ce qui s'était passé à Rhodes en 1444. Considérons ce personnage pour définir son rôle, non seulement dans ces affaires de 1444, mais dans certains événements qui se déroulèrent avant et après cette date. On le signale d'abord à la tête de quatre galères engagées par le roi de Chypre qui tenta, en décembre 1441, mais vainement, de s'emparer de Famagouste<sup>40</sup> (alors possession génoise). Nous le retrouvons plus tard au service de l'ordre de l'Hôpital. Ce fut à la suite d'une convention passée avec Joan

37. Il décrit les péripéties du siège dans un poème publié par L. NICOLAU D'OLWER, *Un témoignage catalan du siège de Rhodes en 1444*, EUC, XII (1927), 376-387.

38. RIQUER, *Tirant lo Blanc, Introduction*, pp. 92, 131-132.

39. RIQUER, *ibid.*, pp. 21, 45.

40. N. IORGA, *Notes et extraits*, I, 84, n. 3; FLORIO BUSTRON, *Chronique de Chypre*, édition RENÉ DE MAS LATRIE, dans «Collection des docum. inédits sur

de Vilagut, châtelain d'Amposta, qu'il attaqua et captura au début de 1444 le navire génois *Doria* que nous avons mentionné plus haut. Le châtelain s'était engagé à lui payer dix mille ducats si la prise dépassait la valeur de cent mille ducats. Jusqu'au 22 avril de cette même année la somme ne lui avait pas été versée (probablement pour les motifs dont parle Bosio),<sup>41</sup> ce qui obligea le corsaire catalan à avoir recours à son souverain Alfonso le *Magnanime*. Celui-ci ne tarda pas à intervenir en sa faveur auprès du Grand Maître Jean de Lastic et aussi auprès de Joan de Vilagut.<sup>42</sup> Serait-ce à cause de cet incident que Vilaragut prit, au moment de l'attaque musulmane, l'attitude réticente dont parle Wavrin, attitude à laquelle il renonça sur les instances de Geoffroy de Thoisny qui venait d'arriver à Rhodes?<sup>43</sup> *En tout cas, une chose est certaine: Jaume de Vilaragut combattit aux côtés du commandant français au siège de 1444 et connut, par conséquent, les exploits des Bourguignons.*

Quelque temps après, Vilaragut fut capturé par le Grand Caraman, qui l'envoya au soudan. Celui-ci le fit mettre en prison à Alexandrie d'où il s'évada aussitôt (le 2 novembre 1446) en compagnie de marchands catalans, enfermés comme lui. Il se dirigea vers Rhodes où il retrouva son beau-père, Joan Bonet, commandant d'une galère.<sup>44</sup> Est-ce cette aventure du corsaire valencien qui se transformera, à l'aide de l'imagination de son ami Joanot Martorell, en un épisode raconté aux pp. 266 et suiv. de *Tirant lo Blanch*?

Rappelons brièvement la narration de Martorell :

Tirant et sa suite quittent l'île, une fois Rhodes délivrée, et, par Jaffa et Beyrouth, vont en pèlerinage à Jérusalem. Le héros se dirige ensuite sur Alexandrie où il rachète près de cinq cents captifs chrétiens, en compagnie desquels il rentre à Rhodes (pp. 267-268).

Remarquons tout d'abord une invraisemblance (qui n'est pas pour nous étonner dans un roman de chevalerie...) : l'auteur oublie de nous expliquer comment le combattant chrétien qui venait de se couvrir de gloire en infligeant des défaites au soudan, put aller librement à Alexandrie.<sup>45</sup> Nous sommes enclins à y voir plutôt le récit poétisé des aventures

l'histoire de France», V (Paris 1884), 371 ; Fr. AMADI, *Chronique d'Amadi et de Strambaldi*, même éditeur, même collection, 1<sup>ère</sup> partie (Paris 1891), 517.

41. Voy. plus haut p. 147.

42. ACA, reg. 2527, f. 151.

43. Voy. plus haut p. 144.

44. *Dieltari del capellà d'Anfós el Magnànim*, édition de J. SANCHIS I SIVERA (Valence 1932), 187.

45. Citons un autre cas d'inattention de la part de Martorell : une des héroïnes du roman, Plaerdemavida, se voit lier les mains sur l'ordre d'Escariano, roi de la

de Jaume de Vilaragut, bien que, ne l'oublions pas, Geoffroy de Thoisy ait visité, lui aussi, l'Égypte, mais avant les événements qui se déroulèrent à Rhodes en 1444.<sup>46</sup> Cependant on ne doit pas conclure de cette dernière remarque à l'impossibilité de trouver, dans le récit de Martorell, un écho probable de l'expérience égyptienne de l'écuyer bourguignon.

*En tout cas nous devons nous garder d'interpréter ce roman comme une chronique ou des documents d'archives.* Nous avons devant nous l'œuvre d'un romancier et, s'il a, sans doute, trouvé assez souvent son intrigue dans des faits qui correspondent à une réalité historique indéniable, il a cependant laissé libre cours à son inspiration lorsqu'il s'est agi de grouper et surtout de présenter ces événements.

On s'est déjà posé la question de savoir de quelle manière Martorell a pu prendre connaissance des événements qui se sont passés au siège des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et M. Riquer, par exemple, est arrivé à la conclusion — nous l'avons déjà dit — que le chevalier-romancier a été renseigné par Francesc Ferrer, ce versificateur, témoin oculaire du siège, et par son ami Jaume de Vilaragut.<sup>47</sup>

Il nous serait difficile de mettre en doute les pénétrantes remarques du jeune savant de Barcelone. Cependant la question mérite à peine d'être posée, car Rhodes, à l'époque qui se reflète dans *Tirant lo Blanch*, est, sinon une véritable colonie catalane, du moins une contrée où les Hospitaliers, les corsaires et les pirates, les marchands et les banquiers catalans sont mentionnés à chaque instant et en particulier pour les événements marquants dans la vie de l'Ordre. Nous l'avons déjà dit :<sup>48</sup> les destinées de Rhodes furent dirigées jusqu'en 1437 par le Grand Maître d'origine catalane, Antoni de Fluvià. Un de ses compatriotes, Pere Ramon Sacosta, devint le chef de l'Ordre en 1461.<sup>49</sup> C'est dire combien l'influence ibérique était puissante à cette époque<sup>50</sup> dans l'île dont l'importance stratégique et commerciale, en face du monde musulman, était trop évidente pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter.

Veut-on encore quelques autres noms de chevaliers catalans mêlés à la vie de l'Ordre de l'Hôpital? Le seul embarras est celui du choix... Nous avons déjà mentionné les divers membres de la famille des Linyan

Grande Éthiopie, ce qui ne l'empêche point de mettre sur son sein le visage de Tirant évanoui (*Tirant lo Blanch*, 986-987).

46. Voy. plus haut, p. 149.

47. Voy. plus haut, p. 150.

48. Voy. plus haut, p. 147.

49. ÆNEAS SYLVIUS PICCOLOMINI, *Commentarii rerum memorabilium*, etc. (Francfort 1614), 203.

50. Voy. pour tout cela notre étude *L'île de Rhodes au XV<sup>e</sup> siècle et l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem d'après des documents inédits*, «Miscellanea Giovanni Mercati», V (Cité du Vatican 1946).



faisant partie de l'Ordre,<sup>51</sup> et le châtelain d'Amposta, Joan de Vilagut.<sup>52</sup> Le drapier de l'Ordre, devenu plus tard prieur de Catalogne, successeur en cette dignité du frère Lluís Galbes, mort en 1437, était Rafel Saplana. En 1447 il avait recours à Alfonse *le Magnanime* pour apaiser un conflit qui l'opposait à un autre Hospitalier catalan, Pere Sarnes.<sup>53</sup>

Citons encore au hasard les chevaliers Joan Barutell,<sup>54</sup> Pere Sacassa, prieur de Messine, Joan de Cardona, précepteur de Masdeu, Ramon de Siscar, précepteur de Torrent, Galvano Tolsà, précepteur d'Alfambra, Roger Sarriera, précepteur de Granyena,<sup>55</sup> et surtout Joan Claver, commandeur de San Stefano di Monopòli, de Chalamera et de Ulldecona,<sup>56</sup> et Lluís Costans, abbé d'Alcolea,<sup>57</sup> tous les deux, hommes de confiance de leur souverain. Oserons-nous ajouter encore à cette liste monotone, que nous pourrions aisément prolonger, quelques noms de marchands et de banquiers catalans établis à Rhodes ou mêlés à la vie économique de l'île? Nous avons déjà cité<sup>58</sup> Miquel Ros, domicilié à Rhodes, et Ferrer Bertran, qui, tous les deux, avaient avancé des sommes d'argent au Grand Maître.

Ajoutons les noms de Francesc Desbrull, établi également dans l'île,<sup>59</sup> et de Pere Carreres,<sup>60</sup> tous les deux crédateurs de l'Ordre de Saint-Jean; mentionnons aussi Ferrer Vendrell, Lluís Bertran, Lluís de Sant Àngel et Jaume Masdemont, tous habitant Rhodes, de même qu'un certain Macià Vinyes.<sup>61</sup>

Dans ces conditions nous pensons que la question qu'on devrait se poser est, non pas comment Joanot Martorell a eu connaissance des événements de Rhodes, mais plutôt s'il eût été possible qu'il ne fût pas facilement renseigné...

Ceci dit, nous sommes d'accord, sur ce point, que son ami personnel Jaume de Vilaragut (participant aux combats mêmes et faisant la guerre de course dans les eaux du Levant), a pu lui fournir des informations de première main. Alors, une question peut se présenter: le Tirant lo Blanch de Rhodes et d'Alexandrie ne serait-il pas la transposition littéraire de Jaume de Vilaragut? Sans rejeter complètement une telle supposition, nous voudrions cependant rappeler que le héros de Martorell est Français

51. Voy. plus haut, p. 147.

52. Voy. plus haut, p. 150.

53. ACA, reg. 2538, f. 120.

54. ACA, reg. 2618, f. 58.

55. ACA, reg. 2533, f. 99.

56. ACA, reg. 2620, f. 36<sup>v</sup>-37; reg. 2534, f. 181-183; reg. 2623, f. 98.

57. ACA, reg. 2654, f. 109<sup>v</sup>, III; reg. 2660, f. 155-156.

58. Voy. plus haut, p. 148.

59. ACA, reg. 2549, f. 131 et 135.

60. ACA, reg. 2556, f. 67<sup>v</sup>-68.

61. ACA, reg. 2655, f. 176<sup>v</sup>-177; reg. 2658, f. 62<sup>v</sup>.

et que l'auteur appuie fréquemment au cours de son abondant récit sur cette appartenance ethnique de *Tirant*.<sup>62</sup> N'oublions pas que la route suivie par le héros, embarqué sur sa «grossa nau» dans un port français, son escale à Lisbonne, les combats livrés aux Musulmans sur le littoral de Barbarie, la manière dont il se dirigea sur Rhodes au moment où il apprit que le soudan attaquait l'île, l'empressement avec lequel il se mit généreusement à la disposition du Grand Maître (attitude bien différente de celle de Jaume de Vilaragut), tout cela est parfaitement conforme à ce que nous savons de la carrière guerrière de Geoffroy de Thoisy. Au reste, essayons de voir si Martorell n'a pas été à même de recevoir sur les exploits de l'écuyer bourguignon des renseignements directs, soit par l'intermédiaire de Vilaragut et de ses nombreux compatriotes établis à Rhodes ou intimement mêlés à la vie de l'Ordre, soit par des compagnons de lutte de Geoffroy de Thoisy, par des Français.

En effet, après les combats de Rhodes, des subordonnés de Geoffroy de Thoisy se présentèrent en 1444 à Naples, à la Cour d'Alfonse, sur la route de retour. Il s'agit de Guillaume de Baulme<sup>63</sup> et de ses écuyers, Guy de Crèveœur et Pierre de Vergy. Le souverain les décora de son ordre «Stola et Jarra» et, dans une lettre adressée à Philippe *le Bon*, duc de Bourgogne, il vanta leur courage au siège des Hospitaliers.<sup>64</sup> On put donc connaître à la Cour aragonaise les exploits des Bourguignons contre les Mamelouks. Nous ne croyons pas inutile de noter ici qu'au moment où ces combattants vinrent à Naples, le secrétaire du roi Alfonse s'appelait Francisc Martorell.<sup>65</sup> Était-ce un parent de l'auteur de *Tirant lo Blanch*? Nous ne saurions l'affirmer. Cependant même si aucune relation de famille n'existait entre ce secrétaire royal et le chevalier Joanot Martorell, il suffit que des combattants de Rhodes soient arrivés à Naples où le roi les distingua, pour que de cette Cour remplie de Catalans, la nouvelle se soit répandue jusqu'à Valence, la résidence de notre écrivain, et plus loin encore. Notons ici que ces trois nobles bourguignons revinrent en Occident un an avant

62. Ajoutons que ce témoin oculaire, Francisc Ferrer, n'oublie pas de noter, lui aussi, la présence de «los Francés» au siège. NICOLAU D'OLWER, *ouvr. cité*, 383, vers 131.

63. Chevalier de la Toison d'or en 1481. THEODOR FRIMMEL et JOSEPH KLEMME, *Ein Statutenbuch des Ordens vom Goldenen Vliesse*, «Jahrbuch der Kunsthistorischen Sammlungen des allerhöchsten Kaiserhauses», V (Vienne 1887), 298, 299; J. B. MAURICE, *Le blason des armoiries de tous les chevaliers de l'Ordre de la Toison d'or* (La Haye 1667), 101, n° 90.

64. ACA, reg. 2532, f. 27v. Au folio suivant une lettre en espagnol (celle adressée au duc est rédigée en latin) dirigée à la duchesse Isabelle de Bourgogne. Voy. plus loin les pièces justificatives n° 2, A et B.

65. Cité en cette qualité en août 1444 (ACA, reg. 2523, f. 17), en janvier 1445 (reg. 2616, f. 17v-18r), en novembre 1446 (reg. 2653, f. 123v).

leur chef, Geoffroy de Thoisy. En effet, ce dernier, signalé en juillet 1445 à Constantinople, arrivait en septembre de la même année à Gênes.<sup>66</sup> S'arrêta-t-il à Naples en cours de route ?

Si la réponse était affirmative (nous manquons de preuves...) le guerrier dont les exploits ont, croyons-nous, inspiré Joanot Martorell, aurait pu raconter lui-même les événements, ceux de Rhodes et ceux des mers voisines. Mais fallait-il qu'il allât à la Cour aragonaise en 1445 pour que ses exploits y fussent connus ? En mars 1455 et en avril de l'année suivante l'ancien commandant de la petite escadre bourguignonne se trouvait auprès d'Alfonse le Magnanime. Il venait en 1456 pour entretenir le roi, au nom du duc Philippe, de questions concernant la croisade contre les Turcs.<sup>67</sup> Pouvait-on choisir un ambassadeur plus qualifié que Geoffroy de Thoisy ? Or, fait remarquable, le même Francesc Martorell était toujours secrétaire d'Alfonse au mois d'avril 1456...<sup>68</sup>

Comme nous allons le démontrer plus loin, le roman (du moins les chapitres concernant la carrière méditerranéenne et byzantine de Tirant) n'était pas encore rédigé à ce moment-là. Ce ne fut que près de quatre années plus tard que Joanot Martorell commença la présentation, nous dirons romancée, des luttes livrées aux Musulmans par son héros.

Remarquons que l'activité de croisé de Geoffroy de Thoisy pouvait être connue de Martorell par d'autres voies encore.

Dans notre étude sur *Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et la croisade*, nous avons insisté sur l'amitié qui lia le duc au roi Alfonso le Magnanime jusqu'à la mort de ce dernier (1458)<sup>69</sup> et nous avons signalé l'échange fréquent d'ambassadeurs entre ce souverain et le puissant et riche seigneur français. Nous n'y reviendrons pas. Mais ces ambassadeurs n'étaient pas les seules personnes qui auraient pu relater tel exploit guerrier. Un sculpteur, Guillaume de Valence, donc un compatriote de Joanot Martorell, est mentionné à la Cour bourguignonne en compagnie d'un orfèvre Simon d'Aragon.<sup>70</sup> Le maître de l'artillerie de Philippe le Bon était un certain François l'Aragonais.<sup>71</sup>

66. Archives département. du Nord, Série B., 17.692 ; IORGA, *Notes et extraits*, III, 206-207 ; cf. WAVERIN, édition HARDY, V, 70.

67. ACA, reg. 2661, f. 83<sup>r</sup>, 84<sup>v</sup> ; reg. 2662, f. 19<sup>v</sup>. Cf. notre étude *Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et la croisade*, Deuxième partie (1453-1457) dans «Bulletin des Études Portugaises», nouvelle série, XIII (1949), 11-12 et la pièce justificative n° 3, aux pp. 25-26.

68. ACA, reg. 2661, f. 116<sup>r</sup>.

69. Première partie, pp. 148, 149.

70. Le comte de LABORDE, *Les ducs de Bourgogne. Études sur les lettres, les arts et l'industrie pendant le XV<sup>e</sup> siècle*, 3 volumes (Paris 1849-52), I, *Preuves*, p. 352, n° 1193 ; III, *Preuves*, p. 393, n° 7024.

71. Bibliothèque Nationale de Paris, Cabinet des manuscrits, Collection de Bour-

Citons encore un autre sculpteur «Jean de la Huerta, dit d'Aroca, du pays d'Arragon, tailleur d'images, demeurant à Dijon», auquel le duc avait confié la tâche de sculpter les monuments funéraires de Jean sans Peur et de sa femme, ses parents.<sup>72</sup>

Mentionnons enfin, pour revenir aux exploits des chevaliers, le noble Galeot de Bardaxí, chambrier du roi Alfonse le Magnanime, qui allait livrer des combats singuliers en Bourgogne et en Angleterre, en 1443 et 1446, c'est-à-dire *exactement après que Geoffroy de Thoisy fût revenu en Bourgogne de sa première et de sa deuxième expédition à Rhodes*.<sup>73</sup>

Pour terminer cette partie de notre étude sur les sources historiques de *Tirant lo Blanch*, nous préciserons que nous ne serions pas étonnés si un jour on retrouvait la trace de Joanot Martorell lui-même dans un des nombreux domaines du duc Philippe de Bourgogne, où il aurait pu puiser sur place des renseignements sur les randonnées en Orient de Geoffroy de Thoisy ou d'autres commandants bourguignons.

#### IV

#### FLOTTES BOURGUIGNONNES À CONSTANTINOPLE, DANS LA MER NOIRE ET LA MÉDITERRANÉE. — RETOUR EN OCCIDENT. — ECHOS DANS «TIRANT LO BLANCH».

Revenons à cet exposé conservé à la Bibliothèque Nationale, dont nous nous sommes occupés plus haut, complétons-le par ce que d'autres sources, par exemple, la chronique de Wavrin, nous fournissent sur le sujet et tâchons de voir si certains chapitres de l'ouvrage de Joanot Martorell n'en rappellent pas quelques points.

Nous avons laissé Geoffroy de Thoisy à Rhodes.

gogne, vol. 100, pp. 285, 288 ; J. GARNIER, *L'artillerie des ducs de Bourgogne* (Paris 1895), 217 ; cf. J. FINOT, *Projet d'expédition contre les Turcs préparé par les conseillers du duc de Bourgogne Philippe le Bon (janvier 1457)* (Lille 1890), 13 ; JACQUES DU CLERCQ, *Mémoires*, éd. FRÉDÉRIC BARON DE REIFFENBERG, 4 volumes (Bruxelles 1823), II, 82-83, 89.

72. Bibliothèque Nationale, Cabinet des manuscrits, Collection de Bourgogne, vol. 100, p. 260. Le contrat passé avec l'artiste ibérique, *ibid.*, pp. 875-880. En 1462 Juan de la Huerta s'enfuyait (rentra-t-il en Espagne ?), sans avoir terminé les travaux auxquels il s'était engagé. ANDRÉ HUMBERT, *La sculpture sous les ducs de Bourgogne, 1361-1483* (Paris 1913), 113-115 ; O. CARTELLIERI, *La cour des ducs de Bourgogne*, trad. F. CAUSSY (Paris 1946), 273, 349 et note 18.

73. Voy. plus haut, pp. 148, 154, 155. Nous sommes en train de rédiger un mémoire sur Galeot de Bardaxí et ses tournois en Bourgogne. Des chroniques contemporaines et des documents découverts par nous aux Archives de la Couronne d'Aragon et ailleurs nous faciliteront cette tâche.

«Ledit siège levé, ledit Joffroy de Thoisy ammena lesdicts gualées à Constantinoble pour ledit legat et monseigneur de Wavrin, pour les aider à garder le destroit, et là furent tout l'iver, faisant guerre aux Turs, auxquels ilz eurent plusieurs estamuches. Et l'esté au suivant, coururent toute la Mer Maior et prirent sur lesdits Turs plusieurs navires et ung chateau nommé Onyo, lequel ilz brulèrent. Et de là alèrent veoir l'empereur de Trapezonde, et passèrent oultre en ung lieu appellé lo Vaty, cuidant là prendre plusieurs Tartres, lesqueulx amainent là de Sammaqui les soies, et ce soir-là y estoit arrivé le prince du pais atout environ six cens hommes, lequel prince on appelle Patano Guoriely et auls point du jour descendy<sup>74</sup> ... ledit Joffroy de Thoisy atout deux cens hommes, cuidant forny son amprise. Y ne fut guères jour quant il treuva ledit seigneur avec ces gens au devant, tous prest pour combatre, et, pour ce que lesdites gualées estoient loing, furent contraint de les combatre, car ilz ne s'y povoient retraire. Et tellement combatirent que ledit seigneur et cesdites gens furent desconfis et s'enfuirent, et deux de ces principaux barons mors avec plusieurs aultres, et depuis se rallièrent et vindrent derechef combatre. Et, pour ce que lesdites gualées estoient approchés les navires des nostres, cy commansèrent à retraire, et aucuns aultres, et tellement que, à la fin, ilz laissèrent ledit Joffroy de Thoisy tout seul; lequel fuit pris et navrés. Et depuis sa prise fut doucement traictiés, car, nonobstant que en cedit pais que l'on appelle Mygrelië soient estranges gens et d'estrangle vie, toutesfois entre eulx cely s'est deshonorés qui aroit mal traicter ne faire vilonnie à ung prisonnier. Ledit Joffroy de Thoisy y demoure prisonnier tout le mois de may, et, pour la doulte qu'ilz avoient desdites gualées, lesquelles faisoient grant guerre audit pays, et par le moyen dudit ampeur de Trapezonde ledit Joffroy fust delivrés, moyennant que il promist que desdictes galées ne seroit faicte guerre audit pais, et de là retournèrent à Trapezonde, vers ledit ampeur, lequel les receu très honorablement et leur fist de beau present: en laquelle cité trespassa Perre de Morages d'une plaie qu'il avoit eue en Turquie. De là alèrent lesdites gualées en la mer de la Tane, en ung lieu nommé Copa, où ils prirent anviron quatre cens Tartres, et de là retournèrent à Cafà et à Constantinoble, où ilz trouvèrent lettres par lesquelles mondit seigneur le legat et monseigneur de Wavrin le mandoient, lesqueulx estoient en la Dunoe, où ilz alèrent et aidèrent à prandre aucunes places que lesdits Turs tenoient ou grant preiudice des Hongres et des Walacques. Et de là retournèrent au Tenedon, et se departy ladite armée, car ledit legat et monseigneur de Wavrin alèrent à Venise desarmer. Et lesdites gualées de mondit seigneur le duc alèrent contre toute la coste d'Egypte et de Surie, où ils prirent plusieurs navires, et, devant Barut, à ung matin, trouvèrent la gualiache du Souldan, laquelle estoit à la voele et, tantost qu'elle les vist, s'en retourna audit Barut, et là la tirèrent le plus près de terre qu'ilz pourent et le plus près de la tour, et y entra des gens de ladite ville tant que y leur sambloit que en y avoit assès pour la deffendre de dix gualées, considéré aucy que de ladite tour et de la terre la deffandroient de trait de canons et de perres. Lesdictes gualées des Bourguignons s'armèrent et myrent en point pour assaillir, et l'assaillirent, et par l'espasse de cinq eures, et tellement que, après se que tous ceulx estans en ladite gualiache furent mors ou blessés, ilz la guaignèrent et ammenèrent en Chipre. Dont

entre lesdits Mores de tout ledit pais fut grande renommée de l'oultrage et assault ilz havoient veu faire en prenant ladite gualiache, car, considéré les gens et estans et qui la deffendoient, jamais n'eusse pensé que trois ne quatre gualées l'eussent assailly ou lieu où elle estoit. Et de là lesdites gualées prirent leurs chemins pour venir desarmer à Marseille, et, en venant, coururent la Barbarie depuis le mont de Barque jusques ou gouffre de Tunes, où ils prinrent plusieurs petis navirre; et, à ung matin, trouvèrent deux grosses naves de Mores, et ne faisoit goutte de vent. L'assault fut donné à la plus grosse, et tantost fust prise, et ceulx de l'autre dite nave, quant ilz virent leurs conserve prise, mirent le feu en la leur et ou palesquarme, s'enfuirent en terre.»

Voyons maintenant les données de la chronique de Jean de Wavrin.

L'amiral Walerand de Wavrin quitte Venise en juillet 1444 à la tête des galères louées à la Seigneurie et va rencontrer à Gallipoli la flotte de cette dernière, unie à celle du pape. On répartit les galères chrétiennes de manière qu'une partie garde les Dardanelles et les autres le Bosphore (pp. 38, 40-41, 42, 44).<sup>75</sup>

Cependant les Génois font passer les Turcs d'Asie Mineure en Europe pendant deux jours et deux nuits, en dépit des efforts des navires chrétiens pour leur barrer la route. Ils leur fournissent même des pièces d'artillerie. La conséquence :

L'armée commandée par le roi de Hongrie est écrasée à Varna (pp. 46, 47-48, 49-51, 54-57).

Et le chroniqueur de narrer ce qui suit :<sup>76</sup>

«En ce tempore [1444] ... arriva en Constantinoble messire Geffroy de Thoisy, avec lui messire Regnault de Confide, qui avoient aidé à garder la ville de Rodes, comme cy dessus a esté touché. Et, adont, l'empereur de Constantinoble, soy doubtant durement que le cardinal de Venise et le seigneur de Wavrin, pour les nouvelles qui journelement venoient, ne s'en deussent retourner, sachant que les trois gallees que le dit seigneur de Wavrin, leur general cappitaine, avoit envoies en l'ayde de Rodes, estoient illec venues devers luy, il manda venir devers luy le dit seigneur de Wavrin, et qu'il amenast les seigneurs venus de Rodes; et ilz y allerent. Lesquelz venus devant luy, il leur proposa plusieurs matieres touchant ses affaires, dont le principal propos estoit qu'il avoit nouvelles que le Turcq le venroit assegier dedens sa cité de Constantinoble. Surquoy le seigneur de Wavrin demanda à l'empereur jour d'avis pour luy respondre : ce qui luy fut accordé. Si se trayrent nos gens ensamble, adfin d'avoir deliberation de ceste matiere. Et ainsi aprez plusieurs consaulz et parolles retournees, fut conclu que le seigneur de Wavrin feroit responce à l'empereur; c'est à scavoir que l'empereur et sa cité ilz aideroient, luy et les siens, à garder et deffendre autant que faire pourroient. De laquele responce l'empereur et tous les Grecz de sa cité furent moult joyeulz; mais il fut dit à l'empereur qu'il enverroit

75. Nous citons d'après l'édition HARDY.

76. Ed. DUPONT, II, 86-87.

ambassadeurs devers le grant Turcq, pour avoir paix à lui, s'elle se povoit trouver. Aquoy il s'acorda voullentiers, doubtant la dite armee des galles par[tir].<sup>77</sup> Et se fist ce traitié au desceu desdis cardinal et seigneur de Wavrin, dont ilz furent moult mal contentz de ce qu'on les avoit ainsi abusez ; car il leur sambloit que xx ou xxx galles garderoient bien le destroit de Rommenie, qu'on dist le bras Saint George, qui porte en longueur plus de deux cens lieues franchoises : mais il seroit impossible de le tenir s'il n'estoit ainsi qu'il y eust armee par terre puissante, pour garder l'un des rivages.»

Wavrin décide d'hiverner à Péra et Constantinople et de pénétrer ensuite dans la Mer Noire et sur le Danube (pp. 87 ss.). Lorsque plus tard le cardinal et Loredano se dirigent vers l'Archipel, l'amiral bourguignon, conformément à une entente avec les Hongrois, projette de faire avancer sa flotte sur le Danube, afin de rencontrer l'armée de ces derniers (pp. 58, 59, 61).

Wavrin pénètre dans la Mer Noire à la tête de deux galères. Geoffroy de Thoisy et Regnault de Confide se dirigent vers Trébizonde et reçoivent la mission d'explorer tout le littoral jusqu'à la «Mer de La Thane» (la Mer d'Azov),<sup>78</sup> tandis que Wavrin, dans l'attente d'une réponse hongroise, explore le littoral occidental de la Mer Noire et vogue vers la «Mer de La Thane», où il doit rencontrer Thoisy. En route il s'empare de trois navires turcs chargés de blé. Il les dirige sur Caffa.<sup>79</sup> Puis il veut s'enquérir du sort de Thoisy, qui avait été capturé à Vaty,<sup>80</sup> pendant une tentative pour s'emparer d'un gros navire, et, dans ce but, il dépêche à Trébizonde Regnault de Confide afin de prier l'empereur de le délivrer s'il est encore en vie. Finalement Wavrin retrouve à Caffa et Thoisy, échappé à la captivité, et Regnault de Confide. Thoisy rentre ensuite en Occident (pp. 62, 64, 65, 67, 70).

Nous croyons inutile de continuer l'ample description des combats livrés sur divers points du Danube où pénétrèrent les galères bourguignonnes et pontificales, qui unirent en ce pays leurs forces avec celles de Vlad Dracul, prince de Valachie. Nous noterons cependant ce point important pour notre thèse : en automne 1445 Wavrin rencontra<sup>81</sup> le grand chef de la lutte des peuples danubiens contre le Turc, Jean Hunyadi, Roumain de Transylvanie au service de la Hongrie et de la croix. Si nous le nommons ici, c'est parce que l'écho de ses victoires ne resta pas inconnu à Joanot Martorell, comme nous espérons pouvoir le démontrer par la suite.

Y a-t-il des échos, y a-t-il quelques allusions dans *Tirant lo Blanch* aux événements dont parlent les textes que nous venons d'analyser ? Reprenons le roman.

77. Dans la transcription de Mlle DUPONT : par[tie]. WAVRIN, éd. HARDY, V, 59 : par[tir].

78. Tana était la colonie vénitienne à l'embouchure du Don où se trouve actuellement la ville de Rostov.

79. Colonie génoise en Crimée.

80. L'actuelle Poti en Géorgie.

81. Le récit aux pp. 109-110 et suiv. de la chronique de Wavrin.

Après avoir racheté des esclaves chrétiens en Egypte, Tirant rentre à Rhodes et revient ensuite en Sicile. Le roi de l'île fait armer une flotte afin de s'associer au roi de France contre les Musulmans. Tirant achète une galère pour son propre compte. Le roi de France se trouvait à Aiguesmortes où étaient réunis les navires de Castille, d'Aragon, de Navarre et du Portugal (p. 289). Tirant et d'autres chevaliers font le serment d'aller combattre les Infidèles et prennent des engagements qui rappellent d'une manière frappante les *Vœux du Faisan*. Or ceux-ci eurent lieu à Lille en février 1454, et *Geoffroy de Thoisy, y participa*. Arrêtons-nous simplement au serment de ce dernier :

« Je veue que je seray à mon pover des premiers prests pour aler ou saint voiage avec Monseigneur et des darreniers qui l'abandonneront, se par son commandement il ne m'emploie autre part. Auquel commandement je seray tousiours obeysant ».<sup>82</sup>

Mettons ce serment en parallèle avec celui prêté par Tirant :

« ... faç mon vot a Déu e a tots los Sants de paraís, e a mon senyor lo duc de Bretanya, capità general d'aquest estol ... de jo ésser hui lo primer qui eixirà en terra e lo darrer qui es recollirà ».<sup>83</sup>

On avouera que la coïncidence de ces deux vœux est pour le moins frappante.

Puisque nous venons de faire allusion aux *Vœux du Faisan* dont les solennités se déroulèrent à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, nous ajouterons que ce que Martorell raconte de la flotte réunie à Aiguesmortes nous semble être simplement la transposition littéraire déformée des faits suivants : sous l'impulsion du pape Pie II, les princes chrétiens préparaient en 1463 une flotte de croisade ;<sup>84</sup> d'autre part, dans une réunion convoquée à Bruges, à Noël 1463, Philippe le Bon déclara qu'il s'embarquerait à Aiguesmortes en mai de l'année suivante.<sup>85</sup>

Voici quelques chapitres de *Tirant lo Blanch* confrontés avec les textes ayant une valeur historique dont nous venons de parler :

« TIRANT LO BLANCH »

La flotte réunie se dirigea vers Tripoli de Syrie et ensuite à Chypre.	À la tête de ses navires, Geoffroy de Thoisy pilla en 1445 le littoral
--	--

82. Bibliothèque Nationale de Paris, Cabinet des manuscrits, Français, 11598, f. 75v.

83. *Tirant lo Blanc*, p. 290.

84. Voy. plus loin, p. 183.

85. Voy. mon étude déjà citée : *Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et la croisade*, Deuxième partie, p. 15. Cf. aussi p. 18.



On dévasta le littoral de l'Asie Mineure («Turquia» dans le roman) et, en partant de Famagouste, en Chypre, on navigua vers Tunis dont on s'empara (pp. 290, 296-297).

Ayant fait escale à Palerme, la flotte rentra à Marseille, après avoir touché les côtes barbaresques et diverses villes musulmanes en Afrique et en Espagne. Tirant débarque à Marseille, et rentre en Bretagne (pp. 297-298).

Une autre série d'exploits se rattache au sort de l'Empire byzantin, avant et après la chute de Constantinople.

Menacé par le soudan et le Grand Turc, l'empereur byzantin prie le roi de Sicile de lui envoyer Tirant dont il connaissait la bravoure depuis ses exploits du siège de Rhodes (pp. 299-300).

Tirant va à Constantinople sur la flotte du roi de Sicile (p. 303).

Les Génois sont présentés comme alliés des *Maures*, ennemis de l'empire grec (pp. 326-327, 335, 336).

Après une victoire remportée contre le sultan et le soudan, alliés, Tirant ne se montre pas enclin à accepter une proposition de trêve faite par le soudan, car il sait que les Musulmans attendent des navires génois amenant des renforts (p. 389).

Tirant s'empare des navires des Génois. Ses marins lui conseillent de

syrien et alla ensuite en Chypre. Sur le chemin de retour il fit la guerre de course sur la côte de Barbarie depuis «le mont de Barque jusques ou gouffre de Tunes».<sup>86</sup>

En 1443 Thoisy rentrait en Bourgogne, après avoir débarqué à Villefranche.<sup>87</sup>

En 1442 un ambassadeur de l'Empereur Jean VIII Paléologue vint demander à Philippe *le Bon* des secours contre les Turcs. A l'époque, Geoffroy de Thoisy parcourait déjà les eaux du Levant à la tête de la «grant nave», d'une caravelle et d'un baleinier.

Après avoir combattu à Rhodes, l'écuyer bourguignon se dirigea sur Constantinople où il se mit sous le commandement de l'amiral Walerand de Wavrin.

Ces pages renferment sans doute des détails plus ou moins exacts sur le rôle que jouèrent les Génois à la veille de la bataille de Varna. On sait que les troupes turques réussirent, malgré la surveillance exercée par Wavrin,<sup>88</sup> à passer le Bosphore sur des embarcations prêtées par la république de Saint-Georges.<sup>89</sup>

86. Voy. plus haut, pp. 157-158.

87. Mon étude : *Philippe le Bon*, etc., Première partie, p. 155.

88. Voy. plus haut, p. 158.

89. Mourad II aurait promis aux Génois une pièce d'or par soldat turc passé en Europe. FRANZ BABINGER, *Mehmed der Eroberer und seine Zeit. Weltensürmer einer Zeitenwende* (Munich 1953), 38.

ne pas livrer la bataille parce que les Turcs *passent* sur vingt-trois navires génois, sans compter quatre embarcations plus petites. Les Musulmans payaient deux ducats et demi par soldat et trois ducats par cheval (pp. 526-527, 529).

Aux pages 509-510 du roman, lorsque Tirant conseille à l'empereur de faire venir par la voie de mer du blé pour l'armée, le souverain byzantin lui répond : « Anit haguí nova com cinc naus que jo havia manat venir ..... són arribades al port de Cafá carregades de forment » (observons en passant que cette dernière ville n'était pas une possession byzantine mais une colonie génoise).<sup>90</sup>

Nous avons montré plus haut (p. 159) que le chef de Geoffroy de Thoisy, l'amiral Walerand de Wavrin, avait capturé en Mer Noire trois navires turcs chargés de blé et qu'il les avait dirigés sur Caffa. Ajoutons encore un détail dans le même ordre d'idées : lors du séjour des galères bourguignonnes dans le port de cette colonie génoise, Wavrin y fit débarquer du biscuit (« en Caffa fismes livrer ès galées cent .LVI. quintaux... »),<sup>91</sup> nécessaire, sans doute, à cette possession chrétienne isolée au milieu d'un territoire appartenant aux Tatars.

Revenons encore une fois au texte de notre roman et lisons ce que Martorell y raconte à la page 595 : L'empereur de Constantinople, accompagné de Tirant, va à Péra.

« Aplegats que foren dins la ciutat de Pera, així com se volien armar, veren venir nou galeres que eren ja molt prop. L'Emperador manà que no fessen lo torneig [il s'agit de Tirant et de ses compagnons] fins haguessen sabut quines galeres eren les que venien. No passà quasi una hora que elles aplegaren ab molta alegria. L'Emperador pres molt gran plaer com sabé que eren de francesos. Lo capità d'ells era cosín germà de Tirant, e era estat patge del rei de França, e havia'l fet vescomte de Branches », etc.

Serait-il téméraire de voir là un écho de l'arrivée dans les eaux de Constantinople des galères bourguignonnes, sinon de celles commandées par Walerand de Wavrin, peut-être — et surtout — des navires de Geoffroy de Thoisy ?

Une coïncidence aussi frappante semblerait incroyable entre un épisode, imaginé par Martorell, et l'arrivée, historiquement prouvée, de ces galères envoyées par un duc français au secours de l'empire byzantin menacé par les Musulmans.

90. Cf. plus haut., p. 159, n. 79.

91. Archives départementales du Nord, Série B 1984, n° 59234 § XIII.

Plus tard, comme le soudan et le Grand Turc assiégeaient la capitale byzantine, Tirant, qui se trouvait à l'époque en Barbarie, se dirige encore une fois vers cette ville, attaque la flotte musulmane et la défait (pp. 1074, 1081, 1091-1092).

Il pénètre ensuite dans la Mer Noire (p. 1093).

Dans une lettre envoyée à l'empereur, Tirant lui propose de licencier «totes les fustes ... noliejades» (p. 1095).

L'empereur approuve cette suggestion mais demande qu'on décharge d'abord les vivres qui se trouvent sur ces navires. Il se déclare prêt à fournir les sommes nécessaires «per a pagar les fustes que haveu noliejades», dit le souverain dans une lettre envoyée à Tirant (p. 1100).

En avril 1445 Geoffroy de Thoisy pénètre avec la flotte bourguignonne dans la Mer Noire.

Walerand de Wavrin voulait licencier trois des quatre galères qu'il avait affrétées à Venise. L'empereur byzantin et le cardinal-légat, commandant quelques galères pontificales, le supplièrent de ne pas laisser partir les vaisseaux vénitiens. Ils s'engagèrent de payer la solde des équipages.<sup>92</sup>

Et nous pourrions continuer les rapprochements entre autres épisodes du roman et la réalité historique (pour autant qu'elle nous soit connue...).

Est-ce à dire que le chevalier valencien *romança*, en l'adaptant à ses préoccupations littéraires exclusivement ce qu'il avait pu apprendre des exploits de ces Bourguignons au service de Byzance? Ce serait sans doute exagéré.

Vaeth<sup>93</sup> et Entwistle,<sup>94</sup> cités par M. Riquer,<sup>95</sup> affirment que les prouesses de Tirant reflètent le souvenir des exploits de Guy de Warwick, de Richard de Beauchamps, du roi saint Louis de France, de Pierre le Grand d'Aragon et de Roger de Flor. M. Riquer estime, de son côté, que le véritable modèle a été le chef de la Compagnie catalane, mais que, cependant, le rude Roger de Flor est bien différent de l'élégant héros de Martorell. Quant à nous, nous croyons plutôt, sans pour cela exclure les souvenirs des *gestes* de Roger, que, dans la carrière byzantine de Tirant, il y a des traces indéniables de la légende de Guy de Warwick, que Martorell connut de si

92. Mon étude : *Philippe le Bon*, etc., Première partie, p. 160.

93. JOSEPH A. VAETH, *Tirant lo Blanch. A study of its authorship, principal sources and historical setting* (New York 1918).

94. WILLIAM J. ENTWISTLE, *Observacions sobre la dedicatòria i primera part del «Tirant lo Blanc»*, RdC, VII (1927), 381-398.

95. P. 135 de son Introduction.

près. Les frappantes ressemblances entre le *curriculum vitæ* du héros anglais et de celui de Tirant, ressemblances notées par M. Bohigas et reproduites dans son *Introduction* par M. Riquer,<sup>96</sup> prouvent que le chevalier valencien y a puisé assez largement pour construire les chapitres relatant la *période byzantine* du roman. Mais il s'agit là plutôt des aspects sentimentaux, psychologiques, reflétés dans ces pages, que de la trame historique sur laquelle l'imagination méditerranéenne de Martorell s'est donné libre cours. Les exploits guerriers de Tirant au service de l'empereur grec ont à la base, nous l'avons vu, des faits auxquels on ne s'était pas arrêté jusqu'à présent. Cette constatation acquiert plus de valeur encore à la lumière de l'exposé qui va suivre et qui concerne la carrière du héros après les événements relatés jusqu'ici.

## V

## TIRANT «LO BLANCH»? POURQUOI «LO BLANCH»?

Les galères bourguignonnes et leurs commandants, Walerand de Wavrin et Geoffroy de Thoisy, étaient rentrés en Occident depuis moins de deux ans lorsque le Grand Maître Jean de Lastic, qui avait défendu Rhodes contre le sultan en 1444, avisa, par une lettre du 3 juillet 1448, le roi Charles VII de France d'une victoire que venait de remporter la flotte de BLANCHUS sur le Danube contre les Turcs. La conséquence fut, écrivait Lastic, la délivrance de Constantinople et des îles de l'Archipel de la menace musulmane.<sup>97</sup>

Cependant, quelques mois après (en décembre 1448), une lettre rédigée à Constantinople relatait la défaite récente à Cossovo (en Serbie) du

«très victorieux chevalier, nommé le Blanc, lequel est Vaivode de Hongrye».<sup>98</sup>

96. Pp. 105-106. Vaeth avait déjà fortement appuyé (*ouvr. cité*, pp. 98, 105, 106-111, 127, 130, 131) sur l'inspiration qu'a pu trouver Martorell dans les exploits de Guy de Warwick à Constantinople.

97. L. D. D'ACHERY, *Spicilegium sive collectio veterum aliquot scriptorum qui in Galliae bibliothecis delituerant*, 3 volumes (Paris 1723), III, p. 777, colonne II («classis Bianchi ...», «... a Bianchi gentibus trucidati sunt»). La même lettre dans S. PAULI, *Codice diplomatico del sacro militare ordine Gerosolimitano, oggi di Malta*, 2 volumes (Lucques 1733-1737), II, 128-129.

98. Bibliothèque Nationale de Paris, Cabinet des manuscrits, Français, 1278, f. 138-139. L'épithète *Blanc* est répétée au moins une quinzaine de fois dans le document en question. Cf. MATHIEU D'ESCOUCHY, *Chronique*, édition G. DU FRESNE DE BEAUCOURT, 3 volumes (Paris 1853-1864), III, 341-346, et N. IORGA, *Les aventures «sarrazines»*, 42-45.

En parlant de la même bataille de Cossovo, un contemporain, Mathieu d'Escouchy, écrit :

«Comment le Blanc de Hongrie gaingna une journée sur les Turcs, qui estoient en grand nombre».

Les préparatifs du sultan étaient arrivés à la connaissance

«d'ung très puissant seigneur chrestien et [de] haultain vouloir, nommé le Blanc, gouverneur de la Hongrie».

Après avoir fait exécuter Vlad Dracul, le seigneur de la Valachie, et le despote de Serbie, le Blanc se rendit maître de leurs pays. Et le chroniqueur d'ajouter :

«Et pour vray, le Blanc dessus dit estoit pour ce temps le plus puissant et plus renommé en armes que nulx aultres chiefs de guerre marchissans aux seignouries des Turcs ne aultres mescreans.»<sup>99</sup>

Plus loin Escouchy mentionne de nouveau *le Blanc* à l'occasion d'une trêve conclue avec le jeune sultan Mohammed II («Morbazenne») et, plus tard lorsque, après la chute de Constantinople en 1453, il protesta auprès du Conquérant pour la rupture de la trêve.<sup>100</sup>

Un autre contemporain, le chroniqueur Jean Chartier, mentionne, lui-aussi, une victoire du

«chevalier blanc, mareschal de Hongrie»

sur les Turcs.<sup>101</sup> Jacques du Clerq, un autre contemporain, parle, à son tour, de *le Blanc* et de sa mort, survenue immédiatement après sa victoire contre le sultan à Belgrade, en 1456.<sup>102</sup>

Nous avons cité à plusieurs reprises la riche chronique, contemporaine de tous ces événements, due à Jean de Wavrin, lequel eut à sa disposition, pour tout ce qui concernait la bataille de Varna et les affaires orientales en général, les renseignements fournis de toute première main par son neveu Walerand de Wavrin, l'amiral bourguignon, que nous connaissons déjà, et qui avait rencontré *le Blanc* sur le Danube en 1445.<sup>103</sup>

99. Chronique citée, I, 139-143.

100. II, 50, 51, 56-57, *Ibid.*, p. 275 «le Blanc de Hongrie» cité encore une fois une année après la chute de Constantinople.

101. *Chronique de Charles VII*, édition VALLET DE VIRIVILLE, 3 volumes (Paris 1858), III, 40-41; cf. *ibid.*, 66, où le chef chrétien devient «Guillaume le Blanc», et la p. 32 où il est nommé Jean «Waivoda».

102. *Mémoires*, édition FRÉDÉRIC BARON DE REIFFENBERG, 4 volumes (Bruxelles 1823), II, 236.

103. Voy. plus haut, p. 159.

Voici dans quels termes parle le chroniqueur du personnage en question : en 1442 le sultan s'empare de Vlad Dracul (le Diable), prince de Valachie, et le fait emprisonner à Gallipoli. Alors les Valaques

« firent entreulx ung cappitaine quy sapeloit Johannes de Hongac lequel estoit grant seigneur audit pays et sestendoit sa seignourie entre Hongrie et la Valaquie, a scavoit en Transilvane... »

Et plus loin, le titre du chapitre IV :

« *Comment Joannes Hongnac, capittaine des Vallaques, se gouverna aprez la desconfiture des Turcqz faite...* », etc.<sup>104</sup>

Décrivant les mesures prises en vue de la bataille de Varna, ce chroniqueur précise :

« ... le vaivode de Hongrye, qui depuis eut a nom le Blanq Chevallier, eut lavant garde et fut commis a garder ce grant chemin qui venoit des dites montaignes au port ». <sup>105</sup>

Et ensuite, se référant à des événements qui se passèrent plusieurs années après le désastre de 1444, Wavrin écrit :

« En ce tempz regnoit en Hongrie ung noble chevalier, natif dudit pays, nomme messire Jehan de Honqnacq, dit le Blanc chevalier, marissal du royaume de Hongrie ».

Relatant une victoire remportée par Hunyadi à Sélymbrie, le chroniqueur précise que « ledit Chevallier Blancq » (plus loin il emploie la forme « le Blanq chevallier ») envoya des prisonniers musulmans au pape Nicolas V, au roi de France et au duc de Bourgogne.<sup>106</sup>

Des années après la mort de Hunyadi, Philippe de Commines écrivait dans sa chronique :

« Le roy Mathias de Hongrie estoit filz d'ung très gentil chevalier appelé le chevalier blanc de la Vallaquie, gentil homme, mais de grand sens et vertuz, qui longuement gouverna ce royaume de Hongrie et eut maintes victoires contre les Turcs ». <sup>107</sup>

104. WAVRIN, édition HARDY, V, 7, 12.

105. WAVRIN, même édition, V, 53-54.

106. IDEM, *ibidem*, 361-362. Les renseignements concernant la victoire de Sélymbrie et l'envoi de prisonniers turcs en Occident se retrouvent aussi dans la chronique déjà citée de CHARTIER, III, 40-41.

107. PHILIPPE DE COMMINES, *Mémoires*, édités par J. CALMETTE avec la collaboration du chanoine G. DURVILLE, II (1474-1483) (Paris 1925), 335. Les termes « chevalier blanc » (« chevalier blanc ») reviennent à deux reprises aux pp. 335-336. S'ar-

Après cette énumération tirée des chroniques françaises, nous trouvons dans d'autres textes le même capitaine désigné sous la même épithète. Voici par exemple un certain professeur *Petrus Niger*,<sup>108</sup> qui, en s'adressant au roi Mathias de Hongrie, lui dit :

«Imitaris profecto, ut ceteros omittam, strenuissimum virum magnanimumque ducem Joannem Huunyandinum, genitorem tuum, quem apud latiam gentem vulgo Bianchum appellant, quo nostro evo, imo multis antea seculis, animosior nemo fuit, nemo robustior, validior, gloriosior, quippe qui sepe numero tantum cruoris ex his hostibus [les Turcs] fudeat quantum et unius torrentis alveum complere atque inundare posset».<sup>109</sup>

Et, dans un rapport rédigé par un ambassadeur milanais à Venise, en juin 1456, on peut lire :

«il Bianco [Hunyadi] stà là vicino ad la guarda del Danubio».<sup>110</sup>

Dans une lettre envoyée de Belgrade, en juillet 1456, son auteur, décrivant la fameuse bataille, précise :

«De Johanni Bianco governatore no curavano, solo allo padre<sup>111</sup> obediano».<sup>112</sup>

L'humaniste sicilien du xv<sup>e</sup> siècle, Pietro Ranzano connaissait de près la Hongrie puisqu'il avait été le représentant du roi Ferdinand (Ferrante) de Naples auprès de Mathias Corvin.<sup>113</sup> Dans ses *Annales omnium tem-*

rêtant à la carrière guerrière de Mathias Corvin, Commynes montre qu'il réussit à étendre les limites de son royaume tant du côté des Turcs «que en Behaigne [Bohême], dont il tenoit la pluspart, aussi en la Vallaquie dont il estoit, en l'Esclavonie...», etc.

108. P. CSIKAY, *Die Beziehungen Mathias Corvinus zu den Eidgenossen* (Munich 1952), 51, n. 3.

109. PETRUS NIGER, *Clypeus Thomistarum* (s. l., s. d.), fol. 2r. Mentionné par G. FRAKNÓI, G. FOGEL, P. GULYÁS, E. HOFFMANN, *Bibliotheca corvina* (Budapest 1927), 95. Ces auteurs avancent que ce fut le prénom *Jankó* (en roumain *Iancu*, diminutif de *Ioan* 'Jean' [note de C. M.] qui donna naissance au surnom italien Bianco. Si cela était, pourquoi les chroniqueurs français ont-ils employé les formes que nous venons de citer ? Nous allons voir par la suite que l'explication réelle est bien différente.

110. «Monumenta Hungariæ Historica», XXXIII (1907), 203, n° 269. La forme *Biancho* revient encore une fois, plus loin, dans le même texte. On la retrouve dans la dépêche d'un ambassadeur milanais, envoyée à Francesco Sforza en 1454. JORGA, *Geschichte des osmanischen Reiches*, II, 56, n. 3.

111. Il s'agit du Franciscain Giovanni de Capistrano. Voy. plus loin, pp. 168, 174.

112. JORGA, *Notes et extraits*, IV, p. 138. Pour revenir à la remarque faite plus haut (note 109) : Si Bianco = «Jankó», pourquoi l'auteur de cette lettre, un Italien, a-t-il fait suivre *Johannes* du nom Bianco ?

113. *Dizionario dei Siciliani Illustri* (Palerme 1939), 384.

*porum* il consacre au père de ce dernier un chapitre intitulé: *Ioannis Blanci, patria, genus, cursus*.<sup>114</sup> Ce n'est pas tout.

Si nous regardons vers l'Espagne voici ce que nous trouvons. À la page 198 du *Dietari del capellà* que nous avons déjà cité, on lit :

«DEL COMPTE BLANCH. — En l'any de .MCCCCLVI., per letres de venicians, vench nova com lo gran turch, ab tot son gran poder, fonch al riu ... e feu pont per pasar lo dit riu, e passant fonch al encontre lo compte Blanch ab lo rey de Bohemia e molts altres senyors e gents de cristians. A concel de frare Capestrany donaren batalla contra lo malvat turch e sa gent, e Deu ajudant als cristians miraculosament, lo turch fon rot e mes en fuyta, hon mataren e foren morts mes de .c. milia turchs, e levat carnatge e tendes e vituales e moltes altres coses; segons contenien les letres, es estat grandissima victoria de cristiandat».

On voit tout de suite qu'il s'agit ici de la défaite infligée à Belgrade par Jean Hunyadi, secondé par le franciscain Giovanni de Capistrano, au sultan Mohammed II, qui s'était emparé de Constantinople trois années auparavant.

Continuons notre enquête. Dans le *Llibre de les solemnitats de Barcelona*,<sup>115</sup> on décrit la procession qui eut lieu le 15 septembre 1456 dans la capitale de la Catalogne en faveur de la croisade et on continue de la sorte :

«Dimecres, a .xv. del mes de setembre del any .MCCCCLVI., vench nova ab correu qui portá letres, e signantment del nostre Sanct Pare dreçades al reverent bisbe de Barchinona, en virtut de les quals lo dit reverent bisbe, de continent rebudes aquelles, qui fou al intrant de la nit, ab tot lo clero de la Seu, processionalment, dins la dita Seu ab gran solemnitat cantaren lo "Tedeum laudamus", responnet ab los orguens de la dita Seu; e alguns, pochs en nombre, per la Ciutat feren alimares. La qual nova fonch com lo rey Blach qui era ab .XXXX. mil de si matex, ab subvenció del emperador d'Alamanya qui li tramés .LXXX. mil homens d'armes, e del rey d'Ungria qui li tramés .L.M. combatents, e del rey de Boemia ab gran multitud de gent; e ordenades totes les hosts, de las quals fou capitá fra Johan de Capestrano, qui aquí era ab .VI.M. freres, a consell e instigació de un pelegrí qui sobrevench e ls animá e ordoná les dites hosts e gents, e liurá al dit fra Johan de Capestrano un scut, ab senyal d'un crucifix al denant; e lo dit fra Johan, ab lo dit pelegrí al costat, començaren la batalla contra los cans de turchs, a .v. de juny, e durá continuament .i. dia, d'hora de tercia e tota la nit e lo sendemá fins a mig jorn; e finalment, los xpístians venceren e desconfiren los

114. Biblioteca Communale de Palerme, Manuscrit 3 QqC 54-60, f. 229<sup>v</sup>-233<sup>v</sup>. J'en ai pris connaissance grâce à l'obligeance de mon compatriote M. P. Iroaie, chargé de cours à l'Université de la capitale sicilienne.

115. Éd. A. DURAN I SANPERE et J. SANABRE, I (Barcelone 1930), 223-224. Je dois la copie du texte tiré du *Dietari del capellà* et de celui qui lui fait suite à la grande amabilité de Mlle Maria Buira.



turchs, q'sui,<sup>116</sup> seguons les lettres, eren en nombre passats .DCC.<sup>m</sup>, e son-hi morts, dels turcs, .CCC.<sup>m</sup>; e dels xpistians, .VI.<sup>m</sup> .LXXXXV.; e molts nafrats, los quals, ab lo nom de Jhesus, lo dit fra Johan ha guarits. E a la per fi, desconfits los dits turchs, e barrejades lurs tendes, or, argent e joyells e artellaries foren preses per los dits xpistians, e bombardes cent trenta, de que la menor tirave pes de .v. quintars; e lo dit pelagrí entre los vius ne los morts no s'es trobat.

Dissapte, a .xviii. del dit mes, en la nit, per la demunt dita gran e santíssima nova qui realment e ab veritat es venguda e confirmada en la present ciutat, de la dita victoria obtinguda per los xpistians contra los infels turchs, seguons dessús, a .xv. del present, es contengut, foren fetes per lo clero de la Seu e per lo Casa de la Ciutat, e generalment per totes les altres sglesies e per los singulars de la dita ciutat, grans e solemnes laminaries o alimares».

Ce récit est suivi aux pages 224-226 d'une «*Letra tramesa per lo rey Blach al nostre Sanct Pare sobre la gran desconfita del gran Turch*».

Constatons déjà que *lo compte Blanch* du chapelain du roi *Magnanime* est devenu dans ce texte *lo rey Blach*. Nous rencontrerons la forme *lo Blanch* dans le *Manual de novells ardots, vulgarment apellat Dietari del antich consell Barceloní*,<sup>117</sup> où on relate les actions de grâce et les processions qui se déroulèrent dans la ville après la victoire remportée par les chrétiens contre les Turcs.

Ces manifestations religieuses, suivant la défaite infligée au sultan par Jean Hunyadi en juillet 1456, à Belgrade, furent ordonnées par le pape même. En effet, Calixte III, *compatriote de Joanot Martorell*, décréta — ou plutôt renouvela — la fête de la Transfiguration (6 août, date à laquelle on apprit à Rome la victoire chrétienne). Il publia des bulles par lesquelles il enjoignit qu'on fasse des actions de grâce à Rome, dans les États pontificaux et *dans tout le monde catholique*.<sup>118</sup> On fêta donc le grand événement non seulement au Saint-Siège et dans les États pontificaux, mais aussi à Florence et à Venise et dans tous les territoires de la Seigneurie. L'empereur Frédéric III ordonna une procession à Neustadt. On en enregistre quatre rien qu'à Arras.<sup>119</sup>

Il s'agissait, nous le voyons, d'un événement d'une importance euro-

116. Sic! (C. M.)

117. Éd. FRED. SCHWARTZ LUNA et FR. CARRERAS CANDÍ, II (Barcelone 1893), 242-244.

118. AA.SS., octobre, t. X, p. 385, AB; L. WADDING, *Annales Minorum seu trium ordinum a S. Francisco institutorum*, tome XII, ad annum 1456.

119. PASTOR, *Storia dei papi*, I, 715; IORGA, *Geschichte des osmanischen Reiches*, II (Gotha 1909), 82; J. RIUS SERRA, *Catalanes y aragoneses en la corte de Calixto III*, AST (1927), 204; FRANZ BABINGER, *Mehmed der Eroberer und seine Zeit. Weltentstürmer einer Zeitenwende* (München [1953]), 151; JACQUES DU CLERCQ (chronique déjà citée), II, 221-222.

péenne et d'un chef victorieux dont le nom fut glorifié à travers tout le monde chrétien. Serons-nous dès lors étonnés de voir que Martorell le fit figurer dans son roman, véritable galerie de héros combattant pour la foi ?

S'étant proposé de glorifier les exploits d'un vaillant chevalier qui se consacrait à la lutte contre les Infidèles, n'était-il pas à penser que Joanot Martorell saisisrait avec émerveillement l'image de ce héros dont la récente victoire contre le «Grand Turc», Mohammed II, conquérant de la vieille Byzance, remplit d'allégresse tout le monde chrétien ? Le chevalier valencien a dû entendre sonner les cloches, voir les processions qui se déroulèrent dans tous les coins de sa patrie, conformément aux instructions et aux bulles de son compatriote, le pape Calixte III, fervent propagandiste de la croisade.

Dans un chapitre du roman, l'empereur grec implore Tirant de venir à son aide. Ses possessions étaient réduites à Constantinople, Péra et quelques châteaux qui,

«per ésser deçà lo riu del pont de Pera, estalvis resten».

Cependant il espère que l'arrivée du héros va rétablir la situation car :

«lo Gran Turc tremola e lo Soldà temoreja que Tirant encara sia sobre terra» (pp. 1046-1047).

Dans ces lignes l'auteur de *Tirant lo Blanch* ne fait qu'exprimer l'opinion contemporaine sur l'infatigable croisé roumain. En voici un exemple : l'humaniste Cyriaque d'Ancône écrivait ce qui suit à Cesarini, cardinal de Saint-Ange, qui accompagnera à Varna l'armée commandée par le roi Vladislas de Pologne et de Hongrie, par Jean Hunyadi et Vlad Dracul, prince de Valachie :

«... nec non fortissimum illum equitum magistrum et insignem peregrinæ militiæ ducem Coniati Janum inclytam omnifarianque per laudem extollendum censui, qui perstrenua virtute sua, sui que florentissimi exercitus probitate tam modici temporis spatio, tot egregiis victoriis, tam sævi, perniciosique almæ Religionis nostræ hostis inveteratam diu audaciam ita depresserat, ut quod paulo ante Murath Beg truculentissimi principis nomen undique Christicolis formidandum memorabatur, hodie tergi-versatum fugax, dejectum, peneque extinctum videatur, habeaturque».<sup>120</sup>

Mais, pourrait-on objecter : est-il sûr que, lorsque Martorell décrit les prouesses de Tirant contre les Musulmans dans les contrées balkaniques,

<sup>120</sup>. J. A. FABRICIUS, «Bibliotheca Latina Mediæ et Infimæ Ætatis», etc. éd. J. D. MANZI, 6 volumes (Padoue 1754), VI, pp. 16-17 des *Addenda*.

il ait eu comme modèle *lo compte Blanch*, le gouverneur de Hongrie? Ne s'agirait-il pas plus tôt de la reprise d'un thème ancien devenu habituel: la défense de Constantinople contre les Turcs?<sup>121</sup>

Tâchons de répondre à cette question qui ne manque pas de poids.

A un certain moment Tirant lo Blanch fait mettre sur une de ses bannières un corbeau, accompagné de la devise :

«Avis mea, sequere me, quia de carne mea vel aliena saciabo te»  
(p. 337).

Mais le corbeau est la pièce qui «meuble» le blason de Jean Hunyadi, c'est la pièce caractéristique des armes de sa famille. C'est le corbeau qui est à l'origine du nom *Corvinus* sous lequel est entré dans l'histoire le fils du «compte Blanch», le roi Mathias Corvin de Hongrie.<sup>122</sup>

D'autre part, les combats livrés par le héros aux Musulmans, le rôle des Génois, alliés de ces derniers, tout cela nous dépeint, à travers la fantaisie du romancier, l'activité guerrière de Hunyadi vouée presque toute entière à la lutte contre les Turcs et à la délivrance des chrétiens des Balkans. Ce serait nous lancer dans des développements fastidieux que de présenter ici ces combats.<sup>123</sup>

Prenons cependant, à titre d'exemple, un passage de *Tirant lo Blanch* se rapportant à l'œuvre de la *reconquista* entreprise par le héros. A un moment donné Tirant, devenu César de l'état grec, se dirige vers «la terra de Bendín» qui se rend au chef chrétien. Il récupère

«la provincia de Blagai, e tota la terra de Brina, e tota la terra de Foixa, e tota la terra de Bocina», etc. (p. 1190).

Arrêtons-nous tout d'abord au nom *Bendín*. Dans une lettre envoyée par la ville de Raguse au roi *Magnanime* on lit le passage suivant concernant les entreprises guerrières de Hunyadi :

«Quem gubernatorem castra posuisse contra quoddam oppidum Teucrorum in ripis Danubii, nuncupatum *Bdign*. Intelleximus quod oppidum, commoditate loci et suis fortissimis menis in rem ipsius magnanimi gubernatoris futurus<sup>124</sup> (*sic*) est, si ipso potiri contigerit».<sup>125</sup>

121. Voy. les exemples rassemblés par M. Riquer dans «*Tirante el Blanco*», «*Don Quijote*» y los libros de caballerías (Barcelone 1947-49), pp. xxvii-xxviii.

122. Voy. de nombreuses reproductions de ces armes comportant le corbeau, dans l'ouvrage cité de FRAKNÓI, FÖGEL, etc., pp. 85, 86 et *passim*.

123. Nous nous permettons de renvoyer pour toute cette croisade soutenue par Hunyadi, à notre ouvrage sous presse à Barcelone : *La politique orientale d'Alfonse V d'Aragon, roi de Naples, passim*.

124. Sic! (C. M.)

125. JORGA, *Geschichte des osmanischen Reiches*, II, 61, n. 3. La même lo-

Il s'agit d'événements qui se passèrent vers la fin de 1454 ou en 1455, ce qui s'encadre parfaitement dans la carrière de Tirant au moment où il était au service de l'empereur byzantin. Quelle est cet *oppidum* sur le Danube? Mais simplement le Βιδύνη mentionné dans le *Lexique* de «Suidas»,<sup>126</sup> l'actuelle Vidin, en Bulgarie. *Blagai*? Nous enregistrons en Hongrie, à l'époque même de Hunyadi, des comtes de Blagay.<sup>127</sup> Une identité *Blagai*=*Blaquia*=Valachie ne serait pas à rejeter non plus.<sup>128</sup> «La terra de *Brina*» nous fait penser à la contrée de la rivière serbe Drina, affluent de la Sava,<sup>129</sup> ou à Sdrina, en Bosnie;<sup>130</sup> «la terra de *Foixa*» semble être la région traversée par la rivière Voïoussa en Albanie, dans le voisinage du port de Valona que Martorell cite quelques lignes plus loin (p. 1191); *Bocina* doit être la Bosnie. Il s'agit donc là d'une série de territoires géographiquement groupés ensemble dont quelques-uns furent traversés, et même à plusieurs reprises, par les armées que ce grand chef dirigea contre les Turcs (depuis 1443 jusqu'en 1456).

Il faut croire que Martorell ne put ignorer le fait que le roi *Magnanime*, parmi ses titres, avait celui de roi de Hongrie, en tant qu'héritier de la reine Jeanne II de Naples.<sup>131</sup> De mystérieuses tractations avec des magnats et des ecclésiastiques hongrois,<sup>132</sup> commencées dès 1444 par son huissier d'armes Francesco Danio, préparait la route à Alfonse vers une succession de fait sur le trône de saint Etienne. Deux ans plus tard il voulut se frayer la voie vers la Hongrie à travers le royaume de Bosnie.<sup>133</sup> *La même année Hunyadi devenait gouverneur de Hongrie, c'est-à-dire qu'il fut le maître réel du pays* et cela d'autant plus facilement que le souverain mineur, Ladislas, allait être soigneusement gardé à la cour du roi des Romains, Frédéric III. Le grand capitaine pouvait préparer dès lors la

calité apparaît sous la forme *Bedia* dans une lettre, toujours en latin, de 1448. JORGA, *Du nouveau sur la campagne turque de Jean Hunyadi en 1448*, dans «*Revue historique du sud-est européen*», III (Bucarest 1926), 17.

126. Édition BEKKER (Berlin 1854), s. v.

127. N. JORGA, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, III (Bucarest 1937), 361.

128. Le prince roumain Vlad Dracul, son compagnon de lutte à Varna, ayant ensuite conclu la paix avec le sultan, Hunyadi descendit en Valachie en 1446, le détrôna et le fit exécuter, ainsi que son fils Mircea. Mon ouvrage cité ci-dessus, p. 145.

129. Pour se venger de Georges Branković, despote de Serbie, qui le fit prisonnier après le revers subi à Cossovo en 1448, Hunyadi envahit et dévasta la partie septentrionale de son territoire en 1450. La région de Drina en faisait partie. Voy. *ibid.*, p. 237.

130. JORGA, *Geschichte des osmanischen Reiches*, II, 109.

131. ACA, reg. 2694, f. 20.

132. ACA, reg. 2653, f. 57-58.

133. S. LJUBIĆ, *Listine*, «*Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*», IX, 235-236.

réalisation d'un vaste projet : la réunion de toutes les forces que pouvaient fournir la Hongrie, les pays roumains et les chrétiens des Balkans, afin de détruire la puissance turque en Europe.<sup>134</sup> C'est pourquoi il chercha un allié en Occident. Ce fut Alfonse d'Aragon. Celui-ci envoya en 1447 un fonctionnaire de la chancellerie, Bernardo López, en Dalmatie, en Albanie et en Hongrie.<sup>135</sup> Presque au même moment Hunyadi faisait présenter à Naples une série de projets militaires basés sur une collaboration entre Alfonse et le gouverneur de Hongrie en vue de bouter les Turcs hors d'Europe. Cela devait avoir comme conséquence, pensait-il, non seulement la libération des chrétiens des Balkans, mais encore l'extension de la domination du roi *Magnanime* jusqu'à la Hongrie, les pays roumains, les autres contrées chrétiennes de la péninsule balkanique et l'empire byzantin même.

Toutes les offres de Hunyadi furent acceptées à Naples.<sup>136</sup> Les pourparlers continuèrent en 1447 et 1448,<sup>137</sup> mais sans résultats pratiques.

Il serait sans doute oiseux de continuer cet exposé strictement historique, puisque nous sommes en train d'étudier un roman, dans lequel l'imagination de l'auteur prend un rôle dominant. Cependant nous avons estimé nécessaire de fournir ces indications capables d'expliquer pourquoi le choix de Martorell, parmi ses modèles de chevaliers, s'est porté sur le gouverneur de Hongrie. Celui-ci fit des efforts répétés pour devenir le vassal et le collaborateur du souverain de Martorell. Ces indications aideront aussi à comprendre, nous l'espérons, comment l'auteur de *Tirant lo Blanch* a pu avoir des informations sur des territoires comme la Hongrie, la Valachie, la Serbie, l'Albanie, etc., comment des toponymes comme ceux énumérés plus haut ont pu pénétrer dans notre roman.

D'autres parallélismes s'imposent entre certains chapitres du roman et la carrière du «chevalier blanc».

Tirant, après avoir récupéré les provinces perdues par l'Empire byzantin, voulut rentrer à Constantinople et tomba grièvement malade à Andrinople. On fit venir

«lo confessor que ell portava ab si, qui era un bon religiós de l'orde de Sant Francesc, mestre en la sacra teologia, home de grandíssima ciència»,

134. G. VOIGT, *Enea Silvio de' Piccolomini als Papst Pius der Zweite und sein Zeitalter*, 3 vol. (Berlin 1856-63), II, 12-15; N. JORGA, *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, 426, 447; le même, *Geschichte des rumänischen Volkes*, 2 vol. (Gotha 1904), I, 321.

135. C. MINIERI RICCIO, *Alcuni fatti di Alfonso I di Aragona*, *ASIPN*, VI (1881), 254; JORGA, *Notes et extraits*, II, 45.

136. ACA, reg. 2699, f. 123<sup>v</sup>-125<sup>v</sup>. Cf. THALLÓCZY-BARABAS, *Codex diplomaticus*, 350-353, 354-356.

137. ACA, reg. 2657, f. 23<sup>v</sup>; reg. 2652, f. 201<sup>v</sup>.

Tirant se confessa, fit son testament, et finit ses jours pendant qu'on le transportait à Constantinople.<sup>138</sup>

Interrompons la lecture du roman et revenons à Hunyadi.

Immédiatement après la victoire de Belgrade, le chef chrétien tomba brusquement malade. On le fit porter à Semlin (actuellement Zemun, en Yougoslavie) où le *franciscain* Giovanni de Capistrano, son compagnon de lutte, l'assista à ses derniers moments. On communiqua à ce dernier son testament. Peu après (le 11 août 1456) Hunyadi mourait, avant d'avoir pu regagner la capitale hongroise.<sup>139</sup>

## VI

ORIGINE DE LA DÉNOMINATION «BLANCHUS» (BLANCUS, BIANCHUS, BIANCO, LE BLANC, LO BLANCH, LO BLACH), TIRANT «LO BLANCH».

Que Martorell ait voulu ajouter au prénom de son héros, Tirant, le qualificatif *lo Blanch*, nous paraît, après la démonstration que nous venons de faire, assez compréhensible : il s'agissait de désigner celui-ci par l'épithète prestigieuse sous laquelle s'était fait connaître à travers tout le monde chrétien le représentant authentique de la croisade contre les Turcs au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, à l'époque même où vivait l'auteur.

Il n'est pas inutile, estimons-nous, de poser la question suivante :

D'où provient ce qualificatif, comment s'explique-t-il ? Ayons recours à deux écrivains du xv<sup>e</sup> siècle, lisons, par exemple, la lettre qu'Enée Sylvio Piccolomini, le futur pape Pie II, adressait à Nicolas V, le 25 novembre 1448. Exposant le désastre subi par les chrétiens quatre années auparavant à Varna, le grand humaniste notait :

«Johannes, Transsilvanus Vayvoda ... *Balachus*, regionis gnarus et ingenij callidus...»<sup>140</sup>

*Balachus* n'est autre chose que *Valachus*. Le même Enée Sylvio précisait ailleurs que Jean Hunyadi était Valaque<sup>141</sup> et l'humaniste Antonius Bonfinius qui vécut à la cour de Mathias Corvin, en parlant du père du souverain hongrois, écrivait :

138. Pp. 1194-1200.

139. ANTONII BONFINII, *Rerum Ungaricarum decades tres* (Bâle 1543), 492 ; cf. ÆNEAS SYLVIUS PICCOLOMINEUS, épître 239 ; WADDING, *Annales Minorum*, XII, ad annum 1456 ; G. PRAY, *Annales regum Hungaricæ*, III (Vienne 1766), 185 ; WILHELM FRANKNÖI, *Mathias Corvinus, König von Ungarn* (Fribourg-Br. 1891), p. 26.

140. N. IORGA, *Notes et extraits*, IV, 41.

141. *Opera omnia* (Bâle 1551), 393 A.

«Hic enim Valacho patre, matre vero Græca natus...».<sup>142</sup>

Comment *Balachus*, ou plutôt *Valachus*, a-t-il pu se transformer en *Blanchus*, forme attestée dans la lettre du Grand Maître Jean de Lastic, mentionnée plus haut ?

Pour expliquer cette métamorphose verbale il est nécessaire de citer quelques textes du Moyen Âge. Commençons par des chroniqueurs français. Dans la chronique de Villehardouin les Valaques sont désignés par les mots *Blas* ou *li Blac* et leur pays est nommé *Blaquie* et *Blakie*.<sup>143</sup> Pour son contemporain, Robert de Clari, un de leurs souverains est *Jehans li Blakis* ou *li Blases*.<sup>144</sup>

Dans un autre chroniqueur du XIII<sup>e</sup> siècle, Henri de Valenciennes, on rencontre les formes *li Blac*, *Blac*, *Blas*, *Blacois*, et, pour désigner leur pays, *Blaquie*.<sup>145</sup> Dans des lettres adressées par Henri, l'empereur latin de Constantinople, au pape Innocent III, on rencontre les formes suivantes appliquées aux Valaques aux prises avec les nouveaux maîtres de la capitale byzantine : *Blancos* ; «multitudo Blancorum et Commanorum». En parlant de leur chef Ioniță, l'empereur écrit :

«Porro audito a Jannicio, Blancorum Domino» ; «... irruit subito Blachus ille Joannicius in nostros cum multitudine barbarorum, Blachis, Commanis, et aliis...»<sup>7</sup>

142. ANTONII BONFINII, *Rerum Ungaricarum decades tres*, 424. Cf. G. PRAY, *Annales regum Hungariae*, III, 186 ; après avoir discuté les diverses assertions concernant l'origine ethnique de Hunyadi, Pray conclut : «Si quid igitur in ambiguis conjectura ad veri similitudinem exacta valet, natus est Hunyades apud Valachos».

143. *La conquête de Constantinople*, I (1199-1203) ; II (1203-1207), éd. EDMOND FARAL (Paris 1938-39), à la table des noms s. v. : *Blaques, Blaquie, Johannisse*.

144. *La conquête de Constantinople*, éd. PHILIPPE LAUER (Paris 1924), s. v. : *Jehans li Blakis* dans la table des noms.

145. H. DE VALENCIENNES, *Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*, éd. JEAN LONGNON, dans «Documents relatifs à l'histoire des croisades», publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, II (Paris 1948), 28, 29, 35, 44, 77. Et puisqu'on vient de mentionner la biographie de cet empereur latin de Constantinople, nous allons nous permettre une digression. Notons que, bien qu'aux pages 299 et 434 de *Tirant lo Blanch* le père de Carmesina soit appelé Frédéric, ailleurs (p. 578) il a comme nom Henri. Faut-il voir ici un souvenir de l'empereur «Hernis» de Constantinople dont on parle dans Gui de Warwic (éd. ALFRED EWERT, *CFMA*, LXXIV-LXXV (Paris 1933), l'index s. v.) ? Le fait ne serait pas étonnant puisque nous savons que Joanot Martorell connaissait ce roman. D'autre part, cet empereur «Hernis» n'est autre que le souverain latin de Constantinople dont nous venons de citer la biographie rédigée par Henri de Valenciennes. Nous ajouterons enfin que l'empereur «grec» de Martorell ne rappelle en rien un souverain byzantin. Catholique, il est à la tête d'une cour d'aspect nettement occidental. Il s'agit là d'un monarque qui évoquerait plutôt l'Empire latin de Constantinople.

146. MIGNÉ, *PL*, CCXVII, col. 293, 295.

Muntaner emploie le mot *Blaquia* pour définir la rude contrée que dut traverser la *Compagnie catalane* qui se dirigeait vers Athènes.<sup>147</sup>

Il s'agit de la Thessalie qui, dans le *Diplomatari de l'Orient Català* (1301-1409), publié par A. Rubió i Lluch,<sup>148</sup> apparaît sous les formes *Blaquie*, *Blaquia* et *Blachia*.<sup>149</sup> Et le Frère Brochart, dans son *Advis directif*,<sup>150</sup> emploie les formes *Blaque* (un Jean Ange est duc de Patras et de *Blaque*) et *Walaquie*, et il appelle le peuple qui l'habite *Valaques*.<sup>151</sup>

Qu'est-ce à dire dans le cas de *Blanchus* et de ses divers dérivés en français, italien et catalan ? Mais c'est tout simplement un exemple typique de ce qu'on appelle une *étymologie populaire*.

Les termes *Blachus*, *Blach*, etc., ne réveillaient aucune notion compréhensible dans l'esprit des contemporains occidentaux, de sorte que, selon un processus psychologique bien connu des linguistes, ceux-là finirent par appliquer au gouverneur de Hongrie une épithète dont le sens était à la portée de tous, et cela d'autant plus facilement qu'on pouvait citer des «chevaliers blancs» avant et pendant l'époque où écrivaient les chroniqueurs français cités plus haut.

Voici : au début du XIV<sup>e</sup> siècle Jean de Condé rédigeait un conte intitulé *Le Blanc chevalier*,<sup>152</sup> épithète qu'on appliqua aussi plus tard à tel seigneur fait prisonnier à la bataille d'Azincourt.<sup>153</sup>

L'empereur Manuel II Paléologue envoya auprès de Charles VII, roi de France, «... un chevalier blanc vestu». <sup>154</sup> Ajoutons, *los blancos* de Duguesclin mentionnés dans *El Victorial* de Gutierre Díez de Games.<sup>155</sup>

Et, puisque nous venons d'avoir recours au *Victorial*, voici quelques étymologies populaires qu'on peut y rencontrer : la localité anglaise *Orwell* se transforme sous la plume de Díez de Games en ... *Oriola* ; la *Tamise* devient *Artamisia* ; *Southampton* est appelée *Antona* (cf. la même forme

147. *L'expedició dels catalans a Orient* (extrait de la «Crònica»), éd. L. NICOLAU D'OLWER (Barcelone 1926), 178.

148. Barcelone 1947.

149. Pp. 54, 160, 161, 172.

150. Éd. REIFFENBERG.

151. Dans tous ces cas il s'agit d'une *Valachie* et de *Valaques* de la péninsule Balkanique. Pp. 238, 254, 267, 285, 307.

152. Ch. V. LANGLOIS, *La vie en France au Moyen Âge, de la fin du XII<sup>e</sup> au milieu du XIV<sup>e</sup> siècles, d'après les romans mondains du temps* (Paris 1924), 323-329.

153. JEAN LE FÈVRE, seigneur de Saint-Rémy, *Chronique*, éd. FRANÇOIS MORAND, 2 volumes (Paris 1876-1881), I, 269.

154. J. DELAVILLE LE ROULX, *La France en Orient au XIV<sup>e</sup> siècle. Expéditions du maréchal Boucicaut*, 2 volumes (Paris 1886), I, 358, n.

155. *Crònica de don Pero Niño, conde de Buelna*, éd. JUAN DE MATA CARRIAZO (Madrid 1940), 56, ligne 8. Nous devons à l'extrême obligeance de notre savant collègue et ami M. Martí de Riquer la communication de cette chronique et de quelques autres publications que nous n'arrivâmes pas à trouver à Paris.



dans *Tirant lo Blanch*, pp. 18, 60) ; la ville française de *Guérande* se transforme en *Garranca*, probablement parce que la terminaison de ce nom rappelait au chroniqueur espagnol *Salamanca*,<sup>156</sup> etc.

Et dans un document émanant de Raguse, notre Jean Hunyadi devient *Cognati Janus*, sans doute parce que le mot *cognatus* se rattachait à quelque chose d'intelligible pour celui qui rédigea le texte.<sup>157</sup> Pour terminer cette énumération, nous citerons un autre exemple d'étymologie populaire tiré, cette fois, d'un texte publié par nous même, comme suite à une étude intitulée : *A propos d'une biographie de Jacques Basilicos l'Héraclide, récemment découverte*.<sup>158</sup> L'auteur de ces pages rédigées en latin au xvi<sup>e</sup> siècle, voulant parler du fleuve Dniester dont la forme roumaine est *Nistru*, écrit : «... ita quod *Nestoris* glacies fluminis passim dissolveretur».<sup>159</sup>

Mais, dira-t-on, Martorell écrit clairement à la p. 72 de son roman :

«... ma mare fon filla del duc de Bretanya e ha nom Blanca ; e per ço volgueren que jo fos nomenat Tirant lo Blanc».

Et probablement pour justifier cette épithète, l'auteur présente son héros dans certain passage «armat en blanc», il le fait monter tantôt un cheval «tot blanc», tantôt «una hacanea tota blanca» (pp. 183, 193, 339).

Après ce que nous venons d'exposer, nous estimons que la conclusion suivante s'impose : émerveillé par les exploits du guerrier roumain, Martorell l'annexe et ceci non seulement pour ses victoires remportées sur les Turcs, mais aussi pour le surnom sous lequel il s'était fait connaître à travers le monde chrétien. Romancier, ne connaissant pas la signification réelle de cette épithète, il fournit une explication : il invente une mère qui s'appelait *Blanca* et présente son héros sous les aspects que nous venons de décrire.

## VII

### LA DATE DU ROMAN

On a beaucoup discuté pour essayer de fixer à quel moment Joanot Martorell avait rédigé son ouvrage. La discussion s'est prolongée parce que l'auteur précise qu'il a commencé la rédaction le 2 janvier 1460.

156. Pp. LXXI, 187, 213, 214, 251.

157. IORGA, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV<sup>e</sup> siècle*, 6 vol. (Paris-Bucarest 1899-1916), III, 417, 423, n. 2.

158. Dans les «Mélanges d'histoire générale», II (Cluj 1938).

159. P. 405, ligne 10.

Il dédie son roman à l'infant Ferdinand de Portugal. «Rei expectant».<sup>160</sup> Or ce dernier n'a eu la qualité de prince héritier que jusqu'en 1455. Comment mettre d'accord la date indiquée par l'auteur (1460) avec cette épithète «Rei expectant», appliquée à l'infant portugais? M. Entwistle pensait à une erreur d'impression. Selon lui, on aurait mis MCCCCLX au lieu de MCCCCLV, dans la dédicace, ce qui paléographiquement n'est pas absolument impossible. Le savant anglais estimait donc que l'ouvrage fut commencé en 1454 («durant la tardor de 1454») et que la rédaction en fut terminée le 2 janvier 1455.<sup>161</sup> Remarquons que si l'on admet l'hypothèse de M. Entwistle (erreur d'impression, 1455 au lieu de 1460), on est en contradiction avec ce que dit Martorell dans sa dédicace : il affirme avoir *commencé* non pas *terminé* son ouvrage en 1460.

Mais il y a encore une autre remarque à faire au sujet des suggestions proposées par M. Entwistle. L'érudit anglais avance, entre autres suppositions, que le chevalier valencien a dû accompagner l'amiral Pere Martorell à Rhodes et en Orient, en 1458, et de la sorte a pu apprendre des détails sur le siège de la capitale des Hospitaliers en 1444.<sup>162</sup>

Mais si l'ouvrage a été terminé le 2 janvier 1455, selon les déductions de M. Entwistle, l'auteur devait être déjà renseigné sur Rhodes dont le siège avait été décrit *bien avant cette date*. Dans ce cas ce voyage hypothétique doit être éliminé tout simplement si on veut le mettre en relation avec la date du roman tel qu'il nous a été conservé.

Je m'explique : ou la rédaction était terminée le 2 janvier 1455, et Martorell n'avait pas à attendre jusqu'en 1458 pour avoir des détails sur le siège de Rhodes, où il récolte des renseignements sur cet épisode à cette dernière date, et dans ce cas l'ouvrage n'a pas pu être terminé en janvier 1455.

D'autre part, comme nous allons voir, il y aura d'autres modifications fondamentales à apporter à ce qu'on a avancé jusqu'à présent au sujet de la qualité de «Rei expectant» de l'infant portugais auquel Martorell avait dédié son roman.

De son côté, M. Riquer est persuadé que l'auteur commença à rédiger son ouvrage entre 1450 et 1455 (à cette dernière date Ferdinand de Portugal ne pouvait plus être considéré comme étant «Rei expectant») et qu'en 1462, date à laquelle Martorell est mentionné comme étant encore en vie, le roman n'était pas terminé.<sup>163</sup> Nous nous permettons de proposer une méthode différente.

160. *Tirant lo Blanch*, 5, 7.

161. *Ouvr. cité*, 388.

162. ENTWISTLE, 397.

163. *Introduction*, pp. 154, 156. Cf. le même, «*Tirante el Blanco*», «*Don Quijote*», etc., p. XI.

Ouvrons à nouveau *Tirant lo Blanch* et lisons attentivement. A la page 79, un chevalier, ambassadeur du pape auprès de l'empereur de Constantinople, trouva que la capitale

«estava molt subjugada per los turcs, e sabé com los turcs feien estables per als cavalls, de la major església de la ciutat».<sup>164</sup>

Et, s'adressant au souverain byzantin, il l'apostropha :

«Senior, ¿com pot consentir la majestat vostra, que aquests turcs, gent de poca estima, hagen a destruir tan singular església com és aquesta, car en tot l'univers no és tal?», etc.

*Ces lignes qui font apparaître Sainte-Sophie et Constantinople occupées, ne pouvaient être écrites qu'après les événements du 29 mai 1453.*

Rappelons que dans sa dédicace à l'infant portugais Ferdinand (p. 5), notre auteur précise, en parlant des exploits du héros :

«E més avant conquistà tot l'imperi grec, cobrant-lo dels turcs qui aquell havien subjugat a llur domini dels crestians grecs».

L'allusion à la chute de l'empire byzantin en 1453 est on ne peut plus nette.

Martorell nous décrit ensuite, aux pages 1194-1200, la maladie et les derniers moments de son héros. Si nos explications sur Hunyadi et Tirant sont exactes, il faudrait admettre que cette partie du roman a dû être rédigée après le mois d'août 1456, lorsque le vainqueur de Belgrade avait fini ses jours.

Continuons notre enquête en parcourant le roman de Martorell.

Tirant voulait faciliter le mariage de Philippe, fils du roi de France, avec la fille du roi de Sicile. S'adressant à cette dernière, il dit :

«... jo veig ací venir en la cort del senyor Rei ambaixadors del Papa per contractar matrimoni de son nebot, que volen dir alguns seria fill, ab vostra altesa, e d'altres parts n'hi veig del rei de Nàpols, del rei d'Hongria e del rei de Xipre» (p. 236).

Dans son *Introduction*, à la page 90, M. Riquer écrit : «Caldria estudiar fins a quin punt el *Tirant* té aspectes de novella «de clau», o sigui escatir si en els personatges o situacions que ens presenta Martorell existeix alguna relació més o menys dissimulada amb persones del seu voltant o amb esdeveniments de la seva vida».

Le passage susmentionné est révélateur à cet égard, comme nous allons le voir. Mais il nous faut avoir recours aux faits historiques.

164. Souligné par nous.

Poussé par un sentiment de famille qui fut sévèrement critiqué, le pape Calixte III, à peine sur le trône de saint Pierre, s'était empressé de donner le chapeau de cardinal à deux de ses neveux (février 1456), tandis qu'il nommait le troisième, Pere Lluís de Borja, capitaine des armées pontificales et préfet de Rome. La légitimité d'Alfonse comme roi de Naples avait été reconnue par le nouveau pape immédiatement après l'élection de ce dernier en 1455, de même que les droits de succession de Ferrante, fils bâtard du *Magnanime*. Alfonse cependant s'inquiéta de ces nominations dans la famille du pape et demanda le renouvellement de son investiture comme roi de Naples. Calixte III s'y refusa. D'autres conflits furent provoqués par des compétitions autour de certains évêchés et par le fait que le souverain pontife ne voulut pas donner suite aux projets de mariage entre le roi Alfonse et la favorite Lucrezia d'Alagno, ce qui amena une vive tension entre Rome et Naples.<sup>165</sup>

On demandera, peut-être: pourquoi le souverain espagnol s'inquiéta-t-il de l'avancement rapide des neveux de Calixte III? Et pourquoi celui-ci refusa-t-il de renouveler l'investiture de son royal compatriote? On peut trouver la réponse dans un ouvrage de Pontano, l'illustre humaniste qui vécut à la cour de Naples, puis dans les dépêches des ambassadeurs accrédités auprès du roi. Pontano relate (et il était bien placé pour le savoir) que le pape pensait réserver un «grandissimo stato in quel regno» [dans le royaume de Naples] à «Borgio, figliuolo della sorella».<sup>166</sup> De quoi s'agit-il? Tout simplement, du trône de Naples, sur lequel le pape voulait placer ce neveu, après la mort d'Alfonse le *Magnanime*. Et l'ambition de Calixte III allait encore plus loin: il pensait pour ce même neveu à la couronne de Chypre ou à celle de l'Empire byzantin<sup>167</sup> (après que ce dernier eût été délivré, Constantinople étant tombée entre les mains du Sultan deux années avant l'accession de Calixte III). Le pape considérait Pere de Borja comme un autre César.<sup>168</sup>

Ceci n'était pas pour rehausser l'estime du roi Alfonse pour la famille pontificale, ni celle de Martorell, à en juger par le trait acéré que lui lance cet auteur dans le passage cité.

Ces détails concernant le pape et Pere Lluís de Borja nous prouvent, à n'en pas douter, que le roman fut écrit *après* l'accession au trône pontifical de Calixte III, très probablement *après* la promotion de ses neveux,

165. ZURITA, IV, f. 52a; G. VOIGT, *Enea Silvio de' Piccolomini als Papst Pius der Zweite und sein Zeitalter*, 3 vol. (Berlin 1856-63), II, 23; L. VON PASTOR, *Geschichte der Päpste*, I (Fribourg-en-Brisgau 1925), 738-742.

166. *Historia della guerra di Napoli* (Naples 1590), 16.

167. E. NUNZIANTE, *I primi anni di Ferdinando d'Aragona e l'invasione di Giovanni d'Angiò (1458-1464)*, *ASTPN*, XVII (1892), 596, 736.

168. PASTOR, *ouvr. cité*, I (édition de 1891), 753.

et surtout *après* que des conflits eussent éclaté entre lui et la dynastie de Naples. Ceci nous conduit vers le moment où mourut Alfonse le *Magnanime* (juin 1458) et vers l'époque où son fils Ferrante eut à lutter contre l'inimitié de Calixte, qui refusa de le reconnaître comme roi de Naples.<sup>169</sup> Soulignons, en passant, la note hostile qui échappe à Martorell au sujet de son concitoyen devenu le successeur de saint Pierre.

Sur l'autorité d'une communication faite à W. Entwistle par Carolina Michaëlis de Vasconcellos, certains parmi les auteurs qui m'ont précédé restèrent persuadés que Ferdinand de Portugal, frère du roi Alfonse V du même pays, aurait été l'héritier de la couronne jusqu'en 1455, date à laquelle vint au monde Jean, fils d'Alfonse. Ce fut donc jusqu'à cette date que l'épithète de «Rei expectant» put être appliquée à Ferdinand. D'où une contradiction évidente entre la date indiquée par Martorell pour le commencement de sa rédaction (le 2 février 1460) et la qualité de «Rei expectant», qu'il donne à l'infant portugais.

De là l'ingénieuse suggestion proposée par Entwistle dont nous avons parlé ci-dessus : erreur de lecture ; 1455, date à laquelle le roman fut terminé.

Nous avons déjà vu, après avoir interprété les allusions historiques contenues dans *Tirant lo Blanch*, ce qu'il faut penser de cette hypothèse.

Arrêtons-nous maintenant à cet infant Ferdinand.

Nous avons consulté, en dehors des chroniques portugaises de l'époque, deux savants lusitaniens. Nous avons nommé M<sup>lle</sup> Virginia Rau et M. Albert da Veiga-Simões. Voici le résumé de leurs réponses combinées : après la mort en 1438 du roi Duarte, Ferdinand reçut, sur la proposition de D. Pedro, duc de Coïmbre, frère du roi défunt, le titre de *prince*, c'est-à-dire devint l'héritier du trône.<sup>170</sup>

Il garda ce titre jusqu'en 1451, date à laquelle vit le jour le premier fils d'Alfonse V, D. João, mort en bas âge, peu de temps avant la naissance, en 1452, de sa soeur, D.<sup>a</sup> Joana. A partir de ce moment et jusqu'en 1455, lorsque naquit le futur roi Jean II, ce fut donc Joana qui fut considérée comme l'héritière du trône. Après 1455 ce fut à ce second fils d'Alfonse V qu'échut le titre.<sup>171</sup> Les textes auxquels nous renvoyons sont incontestablement clairs : en 1451 Ferdinand cessa d'être l'héritier du

169. PASTOR, *ouvr. cité*, I (édition de 1891), 753 ss.

170. Voir RUI DE PINA, *Cronica do Senhor Rei D. Affonso V*, chapitre v ; cf. A. CAETANO DE SOUZA, *Historia genealogica da Casa Real*, II, 499.

171. DAMIÃO DE GOES, *Chronica do Príncipe Dom Joam*, chapitre III («... nam sendo ho Príncipe [le futur Jean II] de mais idade que de hum mes, foi solônemente jurado por herdeiro do Regno, e dali por diãte dôna Joãna, sua irmã, que atte entam se chamaua Princesa, deixou ho nome q̄ já por rejam lhe naõ pertêcia, e se chamou Infante»). Cf. RUI DE PINA, chapitre CXXXIV.

trône portugais. Tout ce que Madame Carolina Michaëlis de Vasconcellos a communiqué à son sujet doit, par conséquent, être rejeté.

D'autre part nous avons déjà démontré pourquoi la date de 1455, proposée par Entwistle comme *terminus ad quem* de la rédaction de *Tirant lo Blanch*, ne saurait être retenue ; nous ajouterons seulement que ces constatations nous obligent à regarder ailleurs.

Ouvrons encore une fois la chronique de Rui de Pina. Au chapitre cxxxiv celui-ci précise qu'en 1457 notre infant pensa rendre visite à son oncle Alfonse, roi de Naples,<sup>172</sup> dans l'espoir de devenir son successeur, étant donné que Ferrante n'était pas fils légitime de ce dernier.

Serait-ce à partir de cette année 1457 que l'infant portugais en quête d'un trône put être considéré comme «Rei expectant» (pour reprendre les termes mêmes de Martorell dans sa dédicace) ? Si nous acceptons cette hypothèse, il nous faut constater que la date de 1457 se rapproche du *terminus a quo* indiqué par le chevalier pour la rédaction de son ouvrage et qu'elle ne contredit pas les conclusions que nous avons cru pouvoir tirer des allusions historiques trouvées dans le récit. Il n'est pas non plus impossible de supposer que Joanot Martorell ait considéré les droits au trône de l'infant Ferdinand, fils légitime de la reine Léonore de Portugal, sœur du roi Magnanime, comme plus certains que ceux du bâtard Ferrante. Si nous notons, d'autre part, que les luttes soutenues par ce dernier pour consolider son trône durèrent de 1458 jusqu'en 1464,<sup>173</sup> nous sommes là dans une époque trouble pendant laquelle le protecteur portugais de Joanot Martorell pouvait faire figure de «Rei expectant». En tout cas, soulignons que ce fut précisément dans cet intervalle de temps que le roman fut commencé (le 2 janvier 1460) et qu'à cette dernière date l'infant pouvait être considéré par l'un de ses fidèles comme un roi *in spe*.

Une autre question : à quel moment fut terminée la rédaction de Martorell ? L'auteur est mentionné comme vivant en 1462.<sup>174</sup> L'infant Ferdinand mourut le 17 septembre 1470.<sup>175</sup> C'est donc avant cette dernière date que le chevalier valencien dut achever son ouvrage.

Une lecture attentive du roman nous fournit cependant d'autres éléments qui nous permettent de serrer la question de plus près encore.

Au milieu des ses exploits pour la *reconquista* de l'empire grec,

172. La mère de Ferdinand était Léonore, sœur de ce souverain. Voici le passage de la chronique citée : Ferdinand aurait voulu voir en 1457 son oncle, le roi *Magnanime* «... que por nom ter Fylho erdeiro legitimo, tinha esperança que o dotaria por Filho pera sua sobcessam...».

173. NUNZIANTE, *ouvr. cité*.

174. RIQUER, *Introduction*, pp. 25, 154, 156.

175. JOEL SERRÃO, *Apontamentos do Infante D. Fernando*, «Bulletin d'Études Historiques», publié par l'Institut Français au Portugal, n° 1 (1953), 35.

Tirant s'empare de Trébizonde (p. 1177). Mais pour qu'il pût reconquérir cette capitale impériale, il fallait qu'elle fût déjà tombée aux mains des Turcs. Or ceux-ci ne s'en sont rendus maîtres que le 14 août 1461.<sup>176</sup>

À la page 289 l'auteur parle de la flotte de croisade rassemblée à Aiguesmortes par le roi de France et les souverains de Castille, d'Aragon, de Navarre et du Portugal. Les galères allèrent rejoindre les navires du pape dans le port de Savone. *Il y a là un écho des préparatifs faits en 1463 sous l'impulsion du pape Pie II.*<sup>177</sup> C'était à Ancône et non à Savone que devaient se grouper les bâtiments destinés à combattre les Turcs. Nous avons déjà fait allusion plus haut<sup>178</sup> au projet conçu par Philippe de Bourgogne de s'embarquer à Aiguesmortes, en 1463.

Par conséquent la rédaction du *Tirant lo Blanch* a dû être terminée — si toutefois Martorell a terminé, lui, le roman — dans l'intervalle qui sépare 1463 de l'année 1470.

## VIII

### QUELQUES REMARQUES SUR LES CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES DE JOANOT MARTORELL. — CE QU'IL SUT DE L'ORIENT

Croisé de profession, combattant les Musulmans, Tirant lo Blanch à affaire au sultan turc, au soudan, au Grand Caraman et à beaucoup d'autres chefs musulmans d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Que de temps à autre Martorell se laisse emporter par sa fantaisie de romancier, lorsqu'il s'agit de ces souverains, ou de leur contrées, il n'y a là rien d'étonnant.

Comme nous allons le voir, sa connaissance du théâtre principal où se déroulèrent les aventures guerrières et les expériences sentimentales de son héros — nous avons nommé l'Empire byzantin —, sont loin d'être imprécises. Néanmoins il se permet d'affirmer à un moment donné (p. 703) que cet empire confine au «regne de Líbia...».

Sa description de Constantinople mérite d'être citée, à cause de sa précision assez remarquable :

«E deveu saber que la ciutat de Contestinoble és molt bellíssima ciutat e molt ben murada, e és feta a tres angles; e ha-hi un braç de mar qui es nomena lo Braç de Sant Jordi, e aquell braç de mar clou les dues parts de la ciutat, e l'una part resta inclosa, e l'una part closa és

176. LOUIS BRÉHIER, *Vie et mort de Byzance* (Paris [1946]), 529.

177. Voy. RIGOMERA EYSSER, *Papst Pius II. und der Kreuzzug gegen die Türken*, «Mélanges d'histoire générale» publiés par l'auteur de ces lignes, II (Cluj 1938), 99 ss.

178. P. 160.

devers la mar, e l'altra és devers la Turquia ;<sup>179</sup> e l'altra, qui no és closa, és devers lo realme de Tàrcia» (p. 1093).<sup>180</sup>

Il sait que Péra est à trois milles de Constantinople (p. 340), il mentionne le pont de Péra (p. 1046), il parle à plusieurs reprises de Sainte-Sophie dans laquelle le peuple va rendre des actions de grâce pour les victoires remportées par Tirant et où, après la mort du héros, on dépose sa dépouille. Celles de la famille impériale y furent placées aussi (pp. 383, 544, 778, 1201 et *passim*).

La scène qui oppose un ambassadeur du pape et l'empereur byzantin, d'une part, et les Turcs, de l'autre, lesquels

«feien estables per als cavalls, de la major església de la ciutat»,

se déroule, à n'en pas douter, encore dans Sainte-Sophie, désignée non seulement comme l'église cathédrale, mais comme une église unique au monde (p. 79).<sup>181</sup>

Nous avons déjà souligné<sup>182</sup> que la profanation de Sainte-Sophie, décrite par Martorell, n'est pas un produit de l'imagination, une anticipation de sa fantaisie, mais bien l'écho d'un événement réel : l'entrée du sultan et de ses soldats dans la vénérable église après la chute de Constantinople, le 29 mai 1453.<sup>183</sup>

Si l'on analyse de près les combats à partir du chapitre 414, on ne peut nier qu'ils rappellent *grosso modo* les opérations commandées par Mohammed II contre la capitale byzantine. Il est vrai que Martorell, après avoir décrit le blocus par les Musulmans, ne parle pas de la chute de Constantinople mais bien au contraire il raconte que la citée fut délivrée par Tirant opportunément arrivé d'Afrique (chapitres 414 et suivants).

Nous n'avons pas à étudier ici comment un contingent catalan participa à la défense de la ville impériale pendant les heures tragiques qui précédèrent sa chute. Nous l'avons fait ailleurs.<sup>184</sup> Nous voudrions cependant

179. Ce nom est appliqué à l'époque de Martorell à l'Asie Mineure.

180. La note que M. Riquer consacre à cette description (p. 1262, note afférente à la p. 1093) doit être rectifiée dans le sens que Martorell ne décrit dans ce passage que la capitale impériale proprement dite et non, comme le croit l'éditeur du roman, le complexe formé par Constantinople, Péra-Galata et Scutari [d'Asie].

181. L'ambassadeur «Quinto lo Superior» interpelle l'empereur : «Senyor, ¿com pot consentir la majestat vostra, que aquests turcs, gent de poca estima, hagen a destruir tan singular església com és aquesta, car en tot l'univers no és tal?»

182. Voy. plus haut p. 179.

183. Cf. pour les chevaux parqués dans Sainte-Sophie, FRANZ BABINGER, *Mehmed der Eroberer und seine Zeit*, 101.

184. Dans notre ouvrage sous presse : *La politique orientale d'Alfonse V d'Aragon, roi de Naples*, 253, 256.



noter que la nouvelle de la défaite chrétienne du 29 mai 1453 fut apportée à la cour de Naples par un Valencien, qui avait pris part à la défense, et par une galéasse française arrivée à Messine et venant du Levant (ce devait être un des bâtiments qui avaient appartenu à Jacques Cœur). Dans une lettre envoyée par Alfonse au pape Nicolas V en juillet 1453, le roi écrivait :

«... uno compagno, vassalo nostro del regno de Valencia, lo quale personalmente lla se trovo... ne ha narrato tucto lo modo et como e perduta [la città] per tradimento de Johanne Longo Justiniano, Genoese, lo quale dedi ali Turchi una porta», etc.<sup>185</sup>

Nous aurions aimé connaître le nom de ce Valencien, témoin de la tragédie byzantine : ce compatriote de Martorell n'a pas dû raconter à son roi seul la manière dont le vieil empire grec s'était écroulé. On ne peut douter qu'il ait décrit à d'autres la grande ville impériale et les événements qui préparèrent sa chute.

Au reste l'auteur de notre roman était à même de connaître l'aspect de Constantinople et les combats qui s'y livrèrent, même s'il n'a jamais rencontré ce concitoyen, ancien combattant.

La capitale grecque était universellement connue. Nul doute qu'un drame si grave n'ait été l'objet de beaucoup d'étonnements et de conversations.

Cependant le fait qu'un compatriote de Martorell ait assisté à ces événements d'une grande portée, mérite d'être pris en considération dans une étude sur la source des connaissances historiques et géographiques de ce dernier.

Revenons donc à l'orientation géographique de Martorell et commençons par ses vues sur les contrées byzantines et les territoires voisins.

Il mentionne le «canal de Romania», c'est-à-dire les Dardanelles, qu'il appelle aussi «lo braç de Sant Jordi»<sup>186</sup> (pp. 1081 et 1082), dénomination qu'il applique un peu plus loin (pp. 1093, 1104, 1150) au Bosphore<sup>187</sup>

«Gigeo», le port de Troie, se serait trouvé dans le «canal de Romania» («lo braç de Sant Jordi»), à quelque cent milles de Constantinople (pp. 1081 et 1082). Déjà le toponyme «la Gige» (variante : *Guige*) apparaît dans un chroniqueur du XIII<sup>e</sup> siècle, Henri de Valenciennes ; cependant celui-ci le

185. ACA, reg. 2799, f. 9-10v.

186. Il y avait un monastère dédié à saint Georges non loin de Gallipoli. K. KRETSCHMER, *Die italienischen Portolane des Mittelalters* (Berlin [1909]), 639-640.

187. M. JEAN LONGNON, à la p. 51, n. 4, de son édition de Henri de Valenciennes (*Histoire de l'empereur Henri*, Paris 1948), précise que le nom de Bras Saint-Georges était appliqué aux Détroits : les Dardanelles, la Marmara (nous observerons que la Marmara est une mer, non pas un détroit) et le Bosphore.

situé non sur les bords des Dardanelles mais à l'intérieur des terres, au sud-ouest de Drama.<sup>188</sup>

Le comté de «Sant Angel» (mentionné aux pp. 440, 510 et 512) que l'empereur grec avait alloué à Tirant (celui-ci le passe à son cousin Diafebus) doit être mis en relation avec la localité «Sancto Angiolo», située sur le Bosphore et enregistrée dans les cartes du Moyen Âge. Elle se trouvait à sept milles de Constantinople, donc là où on peut encore voir Roumili Hissar.<sup>189</sup>

À la p. 1104 (et ailleurs) Martorell parle du

«castell de Sinòpoli, qui distava de la ciutat de Contestinoble cinquanta milles devers lo mar Major, anant per lo Braç de Sant Jordi».

À la p. 1168 l'auteur mentionne «... una bellíssima ciutat nomenada Sinòpoli» et, *passim*, un duc de «Sinòpoli».<sup>190</sup> On rencontre les formes : «Sinopoli» et «Sinopoli» dans des portulans italiens du Moyen-Âge. Le Catalan Mecia de Viladestes note dans sa carte (1413) «Sinopoli».<sup>191</sup> Il s'agit de l'actuelle Sinope, sur le rivage méridional de la Mer Noire. Le port de «Cafa» où Martorell fait aller des navires byzantins chargés de blé (p. 510) est la colonie génoise du même nom, située en Crimée (aujourd'hui Féodosia).<sup>192</sup>

Revenons à la péninsule des Balkans. William J. Entwistle avait déjà proposé l'identification d'Éstranges ou Estrenes, tombée entre les mains de Tirant, avec l'actuelle «Istrança», dans les environs de Constantinople.<sup>193</sup> Nous ne reviendrons pas à ce que nous avons déjà dit au sujet de Vidin, de la Bosnie, de la rivière de Voïoussa en Albanie, de Valona, etc. et nous nous arrêterons à un autre nom géographique mentionné par Martorell. À un certain moment l'empereur byzantin alloue à Tirant le comté de «Sant Angel» et, en même temps, «la tinença d'Altafulla» (p. 510). Nous avons déjà montré l'équivalence «Sant Angel» = «Sancto Angiolo». Quant au nom Altafulla, il nous fait penser au seigneur albanais contemporain de Martorell, Simon Altisferi ou Altafoglià, un parent de Scanderbeg.<sup>194</sup>

188. Edition citée, p. 63, chapitre 573. M. LONGNON pense qu'il pourrait s'agir de l'actuelle Zichna, dans le «nome» de Sérès. Voy. l'index s. v. «la Gige».

189. KRETSCHMER, 641.

190. Voy. l'index de M. Riquer à son édition, s. v. *Sinòpoli, duc de*.

191. KRETSCHMER, 649 ; YOUSSEF KAMAL, *Monumenta cartographica Africae et Ægypti*, IV, fasc. III (s. l., 1938), 1331, 1334, 1368.

192. Voy. plus haut pp. 159, 162.

193. «*Tirant lo Blanch*» and the social order of the end of the 15th century, *ER*, II (1949-50), 160.

194. A. GEGAJ, *L'Albanie et l'invasion turque au XV<sup>e</sup> siècle* (Louvain-Paris 1937), 119, n. 2.

Cependant on pourrait envisager aussi une autre explication. Mun-taner, le barde des *gestes* de la Compagnie catalane, parle, à un certain moment, de «Altolloch que daltrament apella la escriptura Epheso» et, à un autre endroit de sa chronique, il mentionne l'expédition contre «Fuylla», à laquelle il prit part en 1307.<sup>195</sup>

Il s'agit dans ce cas de la colonie génoise de Foglia, située à l'entrée du golfe de Smyrne, sur la rive septentrionale, où se trouvaient des mines d'alun célèbres au Moyen-Âge (lorsque l'empereur grec parle d'«Altafulla» [p. 510 du roman], il précise : «la qual, entre tot, és de renda arrendada setanta-cinc milia ducats»).

La dénomination italienne Foglia correspondait à la Phocée des anciens Grecs. L'établissement génois comportait la Foglia Nuova et la Foglia Vecchia.<sup>196</sup>

Aura-t-on appelée aussi une de ces deux localités «Alta Foglia» ?

Mais revenons encore une fois à la péninsule des Balkans. Si Martorell a des notions assez précises là-dessus, cela ne l'empêche guère d'identifier Salonique avec Gallipoli... (p. 1191). Dans le même passage il mentionne Valona et, en même temps, «l'Arca, lo cap de l'Arca» ce qui correspond, croyons-nous, à la ville d'Arta et à la région avoisinante.<sup>197</sup>

Terminons par une constatation assez curieuse ces remarques au sujet des connaissances géographiques de Martorell sur ce qui allait être dénommée plus tard la péninsule Balkanique.

Il s'agit d'un personnage qui joue un rôle important dans le roman : un chevalier «Espèrcius» est envoyé par Tirant en Sicile ; il a une plaisante aventure dans l'île de Langos avec un dragon qui reprend sa forme primitive de jeune et jolie fille ; Espèrcius l'épouse, devient le fondateur de la ville d'Espertina dans cette même île, etc.<sup>198</sup>

Or ce fidèle de Tirant porte le nom d'une rivière grecque : il s'agit

195. Edition LANZ, II, 172, 371.

196. KRETSCHMER, 635 ; W. HEYD, *Histoire du commerce du Levant au Moyen-Âge*, 2 vol. (Leipzig 1885-86), I, 438, 446, 461 n. 7, 462, 493, 497 ; II, 267, 274, 289 et *passim*.

197. Il faut penser que, *paléographiquement*, on a pu très bien prendre dans le texte manuscrit de Martorell, ou dans celui d'un éventuel copiste, un *t* pour un *c*, par conséquent, lire *Arca* au lieu d'*Arta*.

198. Voy., pour le rôle alloué à Espèrcius, l'index de M. Riquer, s. v., et les pp. 126-130 de son *Introduction*. Nous ne voudrions pas nous engager sur le terrain mouvant des hypothèses, mais nous nous demandons si sous le nom souvent répété de *Bellpuig* (voy. l'index s. v.) ne se cache pas *Belgrade*. Chose curieuse, la dénomination de cette vallée d'Espinosa, mentionnée à la p. 481 (Tirant s'y arrête avant de livrer combat aux Musulmans), n'est que la traduction de *Tárnovo*, ville en Bulgarie. Une localité *Tyrnavo* (*Tournavos* ; même étymologie) se trouve au Nord-Ouest de Larissa, en Thessalie.

de l'antique Spercheios, un cours d'eau de Thessalie. C'est la rivière des Thermopyles, nommée à l'époque moderne Hellada.

Observons, avant de suivre Martorell ailleurs, que les dénominations géographiques se rattachant aux Balkans rappellent en général des contrées où l'influence catalano-aragonaise se faisait fortement sentir, exactement durant l'époque où notre auteur rassemblait les matériaux nécessaires à son ouvrage, c'est-à-dire pendant le règne d'Alfonse *le Magnanime*.

Ce serait rompre l'équilibre de notre exposé que de nous arrêter aux détails de cette influence et à la présence d'émissaires royaux ou de contingents militaires catalans dans ces contrées (en Albanie et dans le despotat d'Arta, par exemple).

Puisque nous venons de mentionner l'Albanie, nous ne voulons pas manquer de rappeler qu'au moment où les aventures guerrières de Tirant avaient pour théâtre l'Afrique, celui-ci sut profiter des services d'un prisonnier albanais (pp. 876-900). Martorell eût-il pu introduire dans son roman ce personnage s'il n'avait pas eu connaissance de la situation de l'Albanie, devenue un pays vassal du roi *Magnanime*, parcouru et défendu par des contingents catalans commandés par un Bernat Vaquer, un Ramon d'Ortafà, un Pere Scuder et par le chevalier hospitalier Joan Claver?<sup>199</sup> Nous considérons que le rôle important accordé à cet Albanais et la mention répétée du port albanais de Valona (devenu une base pour Tirant, au moment où il préparait sa seconde expédition vers Constantinople) (pp. 1065, 1066, 1069, 1073, 1081, 1191), ces deux points doivent être mis en relation avec la pénétration catalane dans le pays de Scanderbeg, exactement à l'époque où Martorell se préparait à écrire son copieux ouvrage.

Continuons notre examen.

L'amiral de Tirant (ce dernier était devenu César de l'empire byzantin) s'empare, sur son ordre, d'une série d'îles conquises auparavant par les Musulmans : « Calistres, Colcos, Oritige, Tesbrie, Nimocha, Flaxen, Meclo-tapace » (p. 1191). Sous quelques-uns de ces noms, estropiés à souhait, nous croyons reconnaître, tout d'abord, la ville de Karystos, en Eubée, occupée par les Catalans en 1317 et restée dans leur possession jusqu'en 1365.<sup>200</sup>

199. ACA, reg. 2662, f. 21<sup>v</sup>-22. Nous renvoyons pour toutes ces questions albanaises à notre mémoire : *Alphonse V d'Aragon, roi de Naples, et l'Albanie de Scanderberg*, publié dans les « Mélanges de l'école Roumaine en France », I (Paris 1923), *passim*. Nous avons repris l'étude de ces problèmes, en ajoutant un exposé détaillé sur les relations de ce roi avec la Hongrie, à l'époque de Hunyadi, dans notre ouvrage depuis longtemps sous presse à Barcelone, *La politique orientale d'Alfonse V d'Aragon, roi de Naples*.

200. HEYD, I, 270, 281, 452. Dans les portulans italiens on rencontre les formes *Caristo* et *Porto Capistro*, ce qui démontre que les Italiens ne se faisaient pas faute, eux-aussi, d'estropier les dénominations géographiques (KRETSCHMER, 662).

Il ne serait pas tout-à-fait improbable de deviner sous la dénomination *Colcos* un souvenir de l'ancienne Colchide, la contrée de la Toison d'or, aux pieds du Caucase, mentionnée sous la forme «l'isle de Colcos» dans la *Chronique* d'Enguerran de Monstrelet,<sup>201</sup> un contemporain de Martorell. *Oritige* pourrait rappeler le golfe mentionné sous la forme *Oretexi* dans les portulans italiens et qui correspond au golfe Eriné, sur le littoral méridional de l'Asie Mineure.<sup>202</sup> Les noms *Tesbrie*, *Nimocha*, *Flaxen*, *Meclo-tapace* gardent encore leur secret sous leurs formes mystérieuses (à supposer qu'ils correspondent à quelque chose de réel).

Suivons notre auteur sur un autre continent.

À un certain moment Martorell mentionne «la gran ciutat de Tauris, qui és ciutat molt delitosa e de moltes mercaderies».<sup>203</sup> Il s'agit de la ville de Tabriz en Perse. Ajoutons que dans le fameux *Atlas Catalan* on voit figurer *Tauris* et, plus au sud, on y mentionne un «rey del Tauris».<sup>204</sup>

La cité de «Seras» qui, dans le roman, est présentée comme se trouvant aux confins des territoires d'Escariano, roi de la Grande Éthiopie, et limitrophe au pays du Prêtre Jean (p. 1072), n'est autre que Chiraz (l'ancienne Persépolis). On la retrouve dans l'*Atlas catalan* sous la forme «ciutat de Ssiras».<sup>205</sup>

Suivons maintenant notre héros en Afrique.

Une tempête le pousse vers les rivages de cette région, il y est fait prisonnier, il livre toute une série de combats dont il sort toujours victorieux et, après avoir rompu des lances avec une multitude de chefs musulmans d'Asie, d'Europe et surtout d'Afrique, il finit par recruter parmi ceux-ci un allié dans la personne du roi de la «Gran Etiòpia», Escariano (p. 918).

Qui était ce souverain musulman qui finit par se faire baptiser par Tirant? Voici ce qu'en dit Martorell (p. 1061):

«... aquest rei Escariano era molt gran de cos e de molt bella disposició, molt fort e valentíssim cavaller, e era tot negre, car era senyor dels negrins d'Etiòpia e era nomenat lo rei Jamjam; tenia molt gran senyoria e era molt poderós, així de molta cavalleria com de molt tresor, e per sos

201. «... la toison que jadis conquist anciennement Jason en l'isle de Colcos, comme on le trouve par escript en Istoire de Troyes». MONSTRELET, 6 vol. (Paris 1857-62), IV, 373. Voy., pour la connaissance des *Histoires troianes* par Joanot Martorell, RIQUER, *Introduction*, p. 138.

202. KRETSCHMER, 664.

203. P. 1190 du roman.

204. *Choix de documents géographiques conservés à la Bibliothèque Nationale* (Paris 1883), Atlas catalan (5).

205. *Idem*, *ibidem*.

vassalls era molt amat de grandíssima amor ; e lo seu regne era tan gran que fronterejava ab la Barberia en lo regne de Tremicèn, e de l'altre part ab les Indies e ab lo Preste Joan, e per la terra d'aquest passa o corre lo riu Tigris».

La capitale de son royaume était la ville de «Trogodita» (p. 1070). Et Martorell d'ajouter :

«En aquest regne del rei Escariano, sobre la mar, vers migjorn, ha una gran muntanya que llança gran quantitat de foc cremant sens cessar jamés. E en aquest regne d'Etiòpia ha molt grans deserts on no habita negú, fins en Aràbia, e afronta ab la mar Oceana».

«Aquest rei Escariano era molt ric de tresor, per tant com se'n collia molt en sa terra, per algunes menes que s'hi troben, qui són del Rei ; e molt ric de cavalleria, car era u dels grans senyors del món, exceptat lo Gran Can», etc. (p. 1071).

A la tête d'une énorme armée il va rejoindre Tirant prêt à se diriger encore une fois sur Constantinople. Parti d'Éthiopia, il arrive

«a la fi de son regne, en una ciutat que és nomenada Seras, qui frontereja ab terra de Preste Joan ; e aquí reposà alguns dies e li fon feta molt gran festa perquè jamés l'havien vist : car de la ciutat de Trogodita fins a la ciutat de Seras havia cinquanta jornades» (pp. 1071-1072).

*Etiòpia? Preste Joan?* Mais tout ceci se rapporte au Prêtre Jean avec lequel Alfonse *le Magnanime*, le souverain de Martorell, avait établi des relations que nous allons préciser.

Si la figure prêtée à ce roi d'Éthiopia (souverain très puissant, possesseur d'un riche trésor, etc.) n'est que la répétition de ce que les peuples d'Occident racontaient depuis près de trois siècles sur ce mystérieux monarque oriental,<sup>206</sup> quelques constatations peuvent cependant nous convaincre que Martorell a dû avoir des renseignements qui n'étaient pas propagés par la seule *fama communis*. A un moment donné les Maures, combattus par Tirant en Afrique, attendaient leurs alliés : les rois de *Bogia*, de *Feç*, de *Pèrsia*, de la *TANA*, de la *menor India*, de Damas, *lo rei de Menador*, *lo rei Geber*, le roi de Grenade et celui d'Afrique, le roi de *Bela-merín* et, enfin, celui de Tunis (p. 902).

206. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur pour tout ce qui concerne cette question assez compliquée à deux mémoires que nous lui avons consacrés, il y a déjà quelque temps, à savoir : *Le Prêtre Jean. Son pays, Explication de son nom*, «Bulletin historique de l'Académie roumaine», X (Bucarest 1923), 73-112 ; *Encore une fois le problème du Prêtre Jean*, *ibid.*, XXVI, 2 (Bucarest 1945), 202-222.

Nous ne nous arrêterons pas à cette énumération un peu fantaisiste et nous n'essaierons pas de faire des identifications qui sont trop évidentes ou qui ne se rattachent pas directement à notre but. Cependant la mention parmi les souverains musulmans d'un roi de Tana nous fait penser à une région africaine, à la contrée du lac Tana qui se trouve en Éthiopie. D'où Martorell pouvait-il tenir des renseignements sur ce coin lointain de l'Abysinie, pourquoi s'est-il arrêté si longuement au roi de ce pays, pourquoi le présente-t-il comme converti et devenant l'allié et l'ami fidèle de Tirant ? Nous pensons que la réponse n'est pas très difficile. En 1427, Guillaume Fillastre, cardinal de Saint-Marc, notait sur une carte de l'Afrique :

«... Istius presbyteri Johannis duo ambassiatores, unus christianus et alter infidelis, hoc anno Domini millesimo quadringe[n]tesimo vicesimo septimo, quo hæc tabulæ descriptæ fuerunt, venerunt ad regem Aragonum Alfonso, quos vidit cum rege in VALENCIA dominus cardinalis de Fuxo, legatus Sedis apostolicæ ad dictum regem, et dixerunt ei quia venirent ad papam Martinum quintum, quem christianus reputabat Christi vicarium. Hæc dictus cardinalis papæ retulit, me cardinali Sancti Marci presente, qui has fec[i] describi tabulas ex græco exemplari».<sup>207</sup>

Retenons une date : 1427, et une ville : *Valence*.

L'année suivante Alfonso *le Magnanime* décida d'envoyer chez le Prêtre Jean son confesseur Felip Fajadell et un habitant de Valence, Pere de Bònia. Ce dernier était-il l'interprète de cette ambassade ? Toujours est-il qu'un certain Joan de Bònia, Valencien, avait traduit en latin au xv<sup>e</sup> siècle<sup>208</sup> un ouvrage arabe d'astronomie. Les envoyés royaux, une fois arrivés en Éthiopie,

«se pendran be esment de la disposicio del dit Pestre Johan e de les terres e puxança sua e del gran tresor e riquesa d'aquell...»

Le but de cette ambassade étant, entre autres, de préparer entre le Prêtre Jean et le roi d'Aragon une alliance en vue d'une expédition contre le soudan, Fajadell et Pere de Bònia avaient mission de se renseigner

«de la puxança e del temps e de ço que lo senyor rey hauria a fer per mar e quina ajuda poria haver en moneda del dit Pestre Johan», etc.

*Gran tresor, riquesa d'aquell, puxança*, voilà des termes qui ne diffèrent pas beaucoup de ceux qu'emploiera plus tard Martorell pour caractériser Escariano, roi d'Éthiopie.

207. R. THOMASSY, *De Guillaume Fillastre, considéré comme géographe, à propos d'un manuscrit de la Géographie de Ptolémée*, «Bulletin de la Société de Géographie», II<sup>e</sup> série, XVII (Paris 1842), 148-149.

208. Bibliothèque Nationale de Paris, Cabinet des manuscrits, Latins, n<sup>o</sup> 7146 A.

Cette mission se termina par un échec (le fait ressort d'une lettre envoyée en 1450 par Alfonso le *Magnanime* au Prêtre Jean), mais ce point ne nous intéresse pas ici. Ce qu'il faut retenir, c'est ceci : 1) des envoyés éthiopiens s'étaient présentés en 1427 au souverain de Martorell ; 2) ils vinrent à *Valence*, donc dans la ville où vivait le futur auteur de *Tirant lo Blanch* ; 3) un habitant de *Valence*, Pere de Bònia, fut désigné par le roi pour traiter une alliance avec le lointain Prêtre Jean et préparer une croisade contre les Musulmans (notons en passant que le souverain éthiopien était chrétien).

Nous ne savons pas quel âge pouvait avoir notre auteur au moment où se déroulaient ces événements. M. Riquer, se basant sur des indications discutables, suppose qu'il a pu voir le jour vers 1414.<sup>209</sup> Ce n'est là qu'une hypothèse. Si on l'accepte, Joanot Martorell aurait eu quelque treize ans quand les ambassadeurs du Prêtre Jean firent leur apparition à *Valence*. Pouvait-il se les rappeler, put-il être frappé par la présence de ces émissaires du mystérieux souverain ? Si en 1427, au contraire, Martorell n'était qu'un enfant, le fait qu'un Valencien fut envoyé à la cour du Prêtre Jean pouvait cependant difficilement passer inaperçu et ne pas laisser de traces dans la mémoire de ses concitoyens.

En 1430 cinq autres ambassadeurs du Prêtre Jean sont signalés à la cour du roi *Magnanime*. Devenu souverain de Naples, ce dernier recevait en 1448 d'autres émissaires du même monarque dans sa capitale italienne. Deux années plus tard, un religieux éthiopien est mentionné à la cour royale.<sup>210</sup> La même année 1450, un certain Pietro Rombolo, originaire de Messine, arrivait d'Éthiopie, chargé par le Prêtre Jean d'un message pour le roi Alfonso.

Rombolo et ses compagnons (un prieur éthiopien et un Arabe, faisant probablement fonction d'interprète) allaient avoir à faire un long détour pour revenir en leur pays. Le Prêtre Jean était en guerre avec le soudan et ses ambassadeurs durent se diriger d'abord sur Rhodes, puis allèrent à Constantinople et à Trébizonde pour suivre la route de terre vers le golfe Persique, d'où, contournant l'Arabie, ils atteignirent l'Éthiopie.

Si nous insistons sur l'itinéraire de ces émissaires, c'est pour nous rendre compte quelles pouvaient être les notions connues sur l'Asie Mineure et les pays voisins dans le monde catalano-aragonais, au moment où Martorell préparait son roman. L'auteur en parle lorsqu'il présente les conquêtes de son héros devenu César de l'empire byzantin (p. 1191).

Mais revenons à l'Éthiopie.

209. *Introduction*, p. 15, n. 5.

210. JORGA, *Notes et extraits*, II, 45.



Un officier de la chambre du roi Alfonso, un certain Antonio Martínez, fut envoyé par son souverain en 1453 auprès du lointain monarque.

Par conséquent : depuis 1427, date à laquelle des émissaires éthiopiens arrivent dans la ville où vivait Joanot Martorell, jusqu'en 1453, nous constatons un va et vient notable entre les royaumes du *Magnanime* et les mystérieuses contrées du Prêtre Jean.

Ces constatations, basées sur d'indubitables pièces d'archives, nous conduisent à affirmer que les passages consacrés à ce noir Escariano et aux pays de sa souveraineté trouvent leur explication, hors des légendes (qui ne cessaient de circuler depuis des siècles sur l'Éthiopie), dans des informations apportées à Valence ou en quelque'une des provinces soumises à la Couronne d'Aragon, par ces religieux, par tel Valencien, tel habitant de Messine et tel Arabe qui les accompagnait à travers la Méditerranée, l'Asie et l'Océan Indien.

À un moment donné, entraîné par son élan conquérant, Tirant lo Blanch s'avance, comme un autre Alexandre *le Grand*, vers la Perse et s'en empare (pp. 1190-1191). Martorell sait que ce pays n'appartient ni au sultan ni au soudan, ce qui correspondait parfaitement à la réalité historique. Le héros continue ses conquêtes. Il s'empare de

«la gran ciutat de Tauris, qui és ciutat delitosa e de moltes mercaderies».

Il s'agit — nous l'avons déjà dit — de Tabriz, ville de Perse. Quant à l'identification des villes de *Boterna* et de *Senoreiant* (est-ce Samarkand ?), il faudrait, croyons-nous, examiner attentivement la légende d'Alexandre *le Grand* pour décider si ce passage (et peut-être d'autres encore) ne contient pas une imitation de l'épopée du Macedonien.

Auparavant Tirant s'était emparé de Trébizonde (p. 1177) (ce détail nous a servi à préciser la date à laquelle le roman fut rédigé).<sup>211</sup>

Comme il se devait dans un récit dont l'action se déroule surtout en Orient, Martorell cite l'Inde, ou plutôt *les Indes*. Il y a dans *Tirant lo Blanch* l'Inde mineure et la «sobirana Índia», dont les souverains sont des Musulmans, ennemis du héros. Le premier fut tué en combat par Tirant (p. 931).<sup>212</sup> En ce qui concerne les Indes, Martorell ne fait que refléter, sans beaucoup de précisions, les connaissances de son époque. Nous avons eu l'occasion d'analyser l'idée qu'on se faisait au Moyen-Âge, et même plus tard, de ce vaste pays, ou, pour mieux dire, de ce vaste continent qui incluait des territoires aussi bien asiatiques qu'africains. Pour

211. Voy. plus haut, p. 183.

212. Voy. pour ces deux Indes l'index de M. RIQUER, s. v. *India*.

Marco Polo la *Grande* et la *Petite Inde* sont en Asie. L'*India Media* correspond, dans ses écrits, à l'Abyssinie. Une autre contrée africaine, l'*India tertia*, est placée par le frère Jourdan de Séverac (début du xiv<sup>e</sup> siècle) près du Paradis Terrestre qui la séparait de l'Éthiopie.<sup>213</sup>

Martorell est tout aussi peu précis lorsqu'il nous présente les alliés du sultan et du soudan acculés à une situation grave par Tirant. Voici leur énumération :

«lo rei d'Alape, lo rei de Suria, lo rei de Trato, lo rei d'Assíria, lo rei d'Hircània, lo rei de Rastèn, e lo fill del Gran Caramany, e lo príncep de Sixa, e molts altres grans senyors los quals la història no recita per no tenir prolixitat» (p. 1101).

Si les noms *Alape*, *Suria* et *Gran Caramany* nous font penser à Alep, à la Syrie et à Ibrahim beg, l'émir de Caramanie (en Asie Mineure), les *rois* d'Assyrie et d'Hircanie nous ramènent à l'Antiquité (s'agit-il encore ici du souvenir d'Alexandre le Grand?). Quant aux *rois* de *Trato* et de *Rastèn*, nous n'arrivons pas à deviner ce qui pourrait se cacher sous ces nom. Le *princep* de *Sixa* rappellerait-il la Scythie? Autant de questions que des recherches ultérieures arriveront, *peut-être*, à éclaircir.

En résumé : nous avons l'impression que Martorell a des connaissances précises sur l'Empire byzantin et les contrées de la péninsule Balkanique, dues, probablement, à l'expérience des marchands et des soldats catalans, aussi bien qu'à celle des divers envoyés du roi *Magnanime* à Constantinople, en Morée, en Albanie, en Dalmatie, en Serbie, en Bosnie et en Hongrie. Ce qu'il sait dire des territoires d'Afrique (Tunis, Bugie, etc.) devait faire partie des notions courantes dans une ville marchande comme Valence. Pour l'Éthiopie, il faut faire leur place à l'arrivée des ambassadeurs à Valence même et aux relations du roi Alfonso avec le Prêtre Jean.

En ce qui concerne les connaissances de notre auteur sur l'Asie, nous nous demandons si, en dehors des renseignements qu'il pouvait obtenir (par exemple, sur Trébizonde, Alep, la Syrie), grâce aux marchands qui fréquentaient ces diverses régions, il n'y a pas une trace des souvenirs de l'épopée d'Alexandre le Grand ; enfin ne négligeons pas une autre source d'informations : les cartes géographiques qui étaient loin de manquer dans la patrie de notre auteur. Il suffit de nous rappeler la richesse de la cartographie catalane au Moyen-Âge.

213. Pour toutes ces questions se rattachant aux Indes, voy. mon mémoire déjà cité, *Le Prêtre Jean*, etc., pp. 36-37 (du tirage à part) et mon étude, citée également, *Encore une fois le problème du Prêtre Jean*, pp. 14-17 (du tirage à part).

## IX

## QUELQUES REMARQUES FINALES

Après une victoire de Tirant sur les Musulmans, l'empereur grec fit mettre dans une cage de fer ses prisonniers, le Grand Caraman et le roi de l'Inde (p. 544). Il s'agit là, à n'en pas douter, d'un souvenir de ce qui était arrivé au sultan Bajazet, tombé entre les mains de Tamerlan, en 1402, à la bataille d'Angora.<sup>214</sup>

Dans une réplique à Plaerdemavida, Tirant dit (p. 1017) :

«Amicícia bona és causa d'amor ; qui troba ver amic, troba tresor».

Comme on le voit, on serait tenté de considérer cette phrase comme étant en vers, même si l'un d'eux est boiteux :

«Amicícia bona és causa d'amor ;  
Qui troba ver amic, troba tresor».<sup>215</sup>

Elle nous rappelle *Le livre de l'Ecclésiastique* (VI, 14) :

«Amicus fidelis, protectio fortis : qui autem invenit illum, invenit thesaurum.

De même la phrase qu'on lit à la p. 1017 du roman :

«L'experiència mostra la intrínseca amor o inimicícia»,

rappelle toujours *Le livre de l'Ecclésiastique* (VI, 10-11 ; sagesse de Jésus, fils de Sirach).

## X

## CONCLUSION

Si dans ses pages relatant le siège de Rhodes Joanot Martorell rend assez exactement l'atmosphère qui devait régner dans l'île des Chevaliers,

<sup>214</sup>. Voy., entre autres, LOUIS BRÉHIER, *Vie et mort de Byzance* (Paris 1947), 474.

<sup>215</sup>. FRANCESC DE B. MOLL, *Rudiments de versificació en el «Tirant lo Blanc»*, BDLIC, XVI (1934), 179-182, ne s'est pas arrêté à ces vers.

c'est qu'il avait, peut-être, eu connaissance de celle-ci par une expérience directe, mais, il se pourrait aussi qu'il en ait été renseigné par les nombreux Hospitaliers de la Langue d'Espagne, par les marchands et les pirates catalans qui foisonnaient dans cet important centre militaire et commercial du Moyen-Âge (en premier lieu, par son concitoyen et ami, Jaume de Vilaragut) et, peut-être même, par des combattants français. En quête d'un modèle vivant pour son héros, chevalier dont la vie devait être consacrée à la défense de la foi chrétienne contre les Musulmans (fussent-ils Turcs, Mamelouks du soudan d'Égypte, Infidèles d'Asie ou d'ailleurs), il put le trouver tout d'abord dans cet écuyer bourguignon, Geoffroy de Thoisy, dont les prouesses à Rhodes, la Méditerranée, la Mer Noire furent relatées par les chroniques de l'époque et consignées dans les archives.

Lorsque la carrière en Orient de ce chevalier prend fin en 1445, Martorell trouve un autre modèle dans la personne d'un prestigieux capitaine, illustré par une série de victoires sur les Turcs.

Il s'agit de Jean Hunyadi qui défendit non seulement la Hongrie, la Serbie, les principautés roumaines, mais ce qui restait de l'Empire byzantin. Il nous semble avoir entendu dans de nombreux chapitres de Martorell l'écho des guerres du «chevalier Blanc» contre deux sultans, Mourad II et Mohammed II. Nous croyons avoir prouvé que certains exploits romancés, dont Tirant est le héros, correspondent aux entreprises du capitaine valaque dans la péninsule Balkanique. Nous sommes persuadé, enfin, que *lo Blanch* n'est que l'épithète courante sous laquelle on désignait Jean Hunyadi en Italie, en France et en Catalogne.

La victoire de Belgrade en 1456, préfiguration terrestre de Lépante, ne pouvait ne pas laisser de traces dans le roman de Martorell. Comme Hunyadi, qui, après avoir écrasé les Turcs sur les bords du Danube, meurt, assisté par le fameux franciscain Giovanni de Capistrano, le héros du roman finit sa vie, au lendemain d'importants succès, ayant un franciscain à ses côtés.

Les allusions aux événements contemporains et aux personnages de son époque, la reconstitution de la carrière de l'infant Ferdinand de Portugal, auquel Martorell avait dédié son ouvrage, nous ont amené à prouver l'authenticité de la date indiquée dans la dédicace pour le début de la rédaction — le 2 janvier 1460 — et de démontrer qu'elle a dû être terminée à un moment quelconque à situer entre 1463 et 1470.

Finalement nous avons posé un problème dont l'importance ne saurait échapper aux chercheurs : dans quels cadres et quelles limites s'élaborait la pensée de l'auteur ? Quelle était l'ampleur de son horizon ?

Nous avons constaté que ses connaissances géographiques s'étendaient, hors de l'Europe occidentale, aux contrées du bassin oriental de la Médi-

terranée, à un secteur considérable de l'Asie, à une partie de l'Afrique. Celles-ci peuvent refléter éventuellement, dans le cas de Rhodes, Chypre, Égypte, Terre Sainte, la péninsule Balkanique, une expérience personnelle. Mais pour parler des contrées éloignées, comme l'Éthiopie, la Perse, les Indes, etc., Martorell a dû avoir recours à des lectures, à des ouï dire, à des cartes géographiques.

Une chose semble certaine : cet abondant roman, qui eut la gloire des éloges de Cervantes, est loin d'être une œuvre de pure imagination. Il reflète la carrière presque idéale d'un chevalier qui, s'il est toujours sans peur, n'est pas toujours sans reproche, d'un champion calqué sur des modèles vivants à l'époque de Joanot Martorell.

## PIÈCES JUSTIFICATIVES

### 1

[3 juin (?)] 1441.

*Geoffroy de Thoisy, écuyer et panetier du duc Philippe de Bourgogne, énumère les sommes d'argent et les personnes auxquelles elles allaient être versées, à l'occasion de l'expédition d'une flotte dont il était le commandant, envoyée au secours de Rhodes. Cette flotte dont le pilote était un Portugais, devait faire escale à Lisbonne.*

Je, Joffroy de Thoisy, escuier, pannetier de Monseigneur le duc de Bourgogne et de Brabant et capitaine de navire et armee que mon dit seigneur envoie presentement en Rodes en ayde et secours de la sainte chrestiennté, etc., certiffie à tous qu'il appartendra que par l'ordonnance et commandement de mon dit seigneur, Jehan Loduc, receveur des deniers que jcellui seigneur lui fait delivrer comptant pour la conduite et tenant le compte de la despense ordinaire et extraordinaire d'iceulx navires et arme, a soie baillie et delivre, comptant pour le fait d'iceulx navires et prins des .iiii.<sup>e</sup> saluz que a este delivre au dit Jehan en florins de Rin pour l'avitaillement d'iceulx navires que l'on devoit faire a Lissebonne, la somme de six vins douze livres, dix solz et neuf deniers du prix de .xl. gros, monnoie de Flandres, la livre, aux personnes, pour les causes et en la maniere cy apres declarees.

[Suivent les noms des fournisseurs de : viande, beurre, œufs, etc., et aussi «plusieurs compaes, aiguilles et oirloges de mer qu'il convenoit necesserement avoir en jelle nave au dit partement de l'Escluse...»]

... A Jehan Alfonse, maistre charpentier de la dite nave qu'il avoit paie pour les despens de bouche du pillot que mon dit seigneur a ordonne estre pillot d'icelle nave du dit Escluse jusques en Porthingal et lequel seiourna au

dit Escluse par l'espasse de huit jours entier [*sic*] en attendant le partement, pour ce .xxxv. solz.

[Suit l'énumération de diverses autres sommes versées à des pilotes, à un chapelain qui accompagnait les navires, etc.]

Tesmoing mon saing manuel cy mis, le .III. jour de Juin (?),<sup>1</sup> mil cccc quarante et ung. *Joffroy de Thoisy*.

(Original. Parchemin. Bibliothèque Nationale de Paris. Cabinet des manuscrits. *Pièces originales*, n° 2830, dossier Thoisy, n° 62.887, pièce 2.)

## 2

Le camp de Cotrone, 27 décembre 1444.

*Le roi Alfonse recommande au duc Philippe et à la duchesse Isabelle de Bourgogne le chevalier Guillaume de la Baulme et les écuyers Guy de Crève-cœur et Pierre de Vergy, lesquels, après avoir pris part aux combats livrés à Rhodes contre les Musulmans, rentraient chez eux. Le roi venait de les décorer avec l'ordre de la «Stola et Jarra».*

## A

Rex Aragonum, etc. Illustrissime et potens dux, etc.

Redeuntes e partibus Orientis magnificus vir Guillelmus de la Bauna, miles, Guygueus de Crovocol et Petrus de Varges, qui nuper in proelio apud Rhodum cum orthodoxe fidei inimicis inito, suos vices animose cum ceteris Christi fidelibus prestiterunt, ob affinitatem ac illam que inter nos et vos dileccionem est et hactenus fuit, presenciam nostram visere decreverunt. Nunc autem quia ad vos sese conferre desiderant, eo dimittimus quos sentimus nolle nostre Stole non decoratos abire.

[Le roi prie le duc d'accorder confiance à tout ce que Guillaume de la Baulme lui transmettra de sa part.]

Datum in nostris castris felicibus contra castellum civitatis nostre Cutroni, die. xxvii. mensis Decembris anno a Nativitate Domini millesimo .ccccxxxv.<sup>2</sup> *Rex Alfonsus*.

Dominus rex mandavit michi Arnaldo Fonolleda, pro.

Illustrissimo et potenti Philippo, duci Burgundie, Barbantis, etc., consanguineo et fratri nobis carissimo.

(ACA, reg. 2532, f. 27<sup>v</sup>.)

1. Le texte est abîmé à cet endroit.

2. Étant donné que dans la chancellerie aragonaise l'année commençait à Noël, ce document, de même que le suivant, a comme date 1444.

## B

El Rey d'Aragon e de las dos Sicilias, etc.

Illustrissima duquessa, como hermana nuestra muy cara.

Veniendo de las partes de Levante el magnifico cavallero, mossen Guillem de la Bauma e los nobles scuderos, companyeros suyos, Guique de Crevecor e Pedro de Varges, reconociendo lo buen parentado, amor e dileccion que es entre nos e l'Illustrissimo duque, vuestro marido, e vos, deliberaron a visitar a nos e venre [*sic*] a nuestra presenta [*sic*], la qual cosa muyto los havemos regraciado e havemos los fecho parte de nuestra honra sintiendo que havien devocion e deseo de traer la empresa de nuestra Jerra e Stola. E porque de presente sende quieren retornar de las partes della, nos con buena voluntat los havemos licenciados. E havemos dicho algunas cosas a boca al dicho cavallero, las quales ell deve dezir a vos de parte nuestra. Por tanto, Illustrissima duquessa, muy cara como hermana nuestra, vos rogamos afectuosamente que en quanto el dicho cavallero mossen Guillem de la Bauma vos dira e explicara de nuestra parte, le queraes dar fe e creença, como a nuestra propria persona. E si algunas cosas de nos o de nuestro regnos e tierras vos son plazientes, embiats las nos a dezir, que de buena voluntat las compliremos.

Dada en el campamento contra el castillo de la ciudad nuestra de Cotron, a .xxvii. dias del mes de Deziembre del anyo mil .ccccxxxxv. *Rex Alfonsus.*

A la Illustrissima dona Isabel, infanta de Portugal, duquessa de Burgunya, de Barbante, etc., nuestra cosina muy cara como ermana.

Dominus rex mandavit michi Arnaldo Fonolleda, pro.

(*Ibidem*, f. 28v.)

## 3

Constantinople, 30 mars 1445.

*Reçu de Geoffroy de Thoisy, commandant de trois galères et d'une galiote, pour les sommes touchées de la part de Jean Bayart, receveur général de la flotte du duc Philippe de Bourgogne.*

Je, Joffroy de Thoisy, seigneur de Mimeure,<sup>3</sup> conseiller et chambellan de mon tres redoubté seigneur Monseigneur le duc de Bourgoigne et cappitaine de ses trois gallées et une galiote darnierement armées en Provence, cognois et confesse avoir eu et receu de Jehan Bayart, recepveur general de l'armee de mon dit seigneur le duc, mise sus en la mer de Levant pour la deffence de la foy chretienne à l'encontre des Turcs mescreans et ennemis de nostre dicte foy, la somme de troys mille six cens soyxante ducas veniciens et ce, en deducion et rabbat de ce que me puet estre deu pour les gaiges et salaires de moy et de mes compaignons et des dictes gallées et galiote, pour la somme

3. Mimeure (Côte-d'Or, arr. de Beaune, canton d'Arnay-Le-Duc).

de cinq cens ducas pour gallee chescun [sic] moys et cent vingt et cinc ducas pour la galliote, commensant à servir le premier jour de novembre darnierement passé et finissant aujourduy, montant en somme chascun mois lesdictes gallées et galliote la somme de seze cens vingt et cinq ducas, laquelle somme me fut promise par Monseigneur de Wavrin, cappitaine general de l'armée de mon dit tres redoubté seigneur, et ordonnée prendre et avoir du dit Jehan Bayart, recepveur general, duquel j'ay receu soixante et deux ducas et demj pour les gaiges de .xv. jours que la galliote a servi et pour les trois gallées la somme de trois mille .v̄.iiiīxx̄.viī. ducas et demj et desquelles sommes de .iiiīm̄.vīc̄.lx̄. ducas, je me tiens pour content et bien payé et en quicte mon dit seigneur le duc, son dit recepveur et tous aultres.

En tesmoing de vérité, j'ai scellée ceste presente de mon seel armoyé de mes armes et signée de ma main en Constantinoble le .xxx̄. jour de mars de l'an mil .iiiīc̄. quarante et cinq.

(Original. Parchemin, signé, sceau disparu. Archives départementales du Nord, Série B, 1990 59. Immatriculation n° 59.762.)

## 4

Gand, 4 janvier 1446.

*Le duc Philippe de Bourgogne alloue trois cents livres de rente par an au chevalier Geoffroy de Thoisy en récompense des services rendus à la cause chrétienne à Rhodes, assiégée par le soudan, et en Turquie, à la tête de trois galères.*

Phelippe, par la grace de Dieu, duc de Bourgoingne, [etc.] à tous ceulx qui ces presentes lettres verront, salut.

Savoir faisons que pour consideracion des bons, grans, notables, agreables et louables services que nostre amé et feal chevalier, conseiller et chambellan, messire Joffroy de Thoisy, seigneur de Mimeures, nous a faiz en plusieurs noz voyeages et armées, mesmement nagaires en Rodes au secours de la cité de Rodes assiegée par les gens du soldan de Babiloine, mescreans et infidelz, où icellui messire Joffroy a receu l'ordre de chevalerie et vaillamment si est gouverné et porté à l'onneur de nous et de lui et au bien de la chrestienté, et depuis ou voyage de Tourquie à l'encontre des mescreans et ennemis de nostre foy catholique, esquelx voyaiges il a eu la charge et conduite de par nous de l'une de nos armées que y avons envoyé, et a esté chief et capitaine de trois galées de par nous. En quoy il s'est loyalement, vaillamment et à nostre grant honneur et à la sienne, conduit et gouverné. Et en faveur et pour consideracion du dit ordre de chevalerie que par nostre ordonnance et vouleté il a receu, comme dit est, nous, à icellui messire Joffroy de Thoisy, voulans envers lui recongnoistre lesdiz services et afin qu'il ait mieulx de quoy soutenir estat de chevalier, comme il appartient, avons pour nous, noz hoirs et successeurs, donné et donnons, de nostre certaine science et grace especial, par ces presentes, trois cens livres tournois, monnoye courant, en noz païs de



Bourgoingne, de rente par an, et icelles lui asseons et assignons prendre et avoir de et sur notre terre et seigneurie de la Sarrée,<sup>4</sup> en nostre chastellenie de Cuiserey,<sup>5</sup> que en son vivant tenoit feu Le Moine de Neufville, nostre escuier d'escuierie, et par sa mort est revenue en noz mains .....

Donné en nostre ville de Gand le quatriesme jour de janvier, l'an de grace mil quatre cens quarante et cinq.

Ainsi signé, par monseigneur le duc, nous le seigneur de Croy et autres pluseurs presens : G. de la Mandre. Et sur le repley d'icellex est aussi escript : Sigillata de expresso mandato Domini. L. Dommessent.

(Original. Archives départementales de la Côte d'Or, Série B, liasse 1308 ; copie dans le chartrier du baron Paul de Thoisy.)

Une mention de ce don dans la *Collection de Bourgogne* (Bibliothèque Nationale de Paris, *Cabinet des manuscrits*), tome XXIX, f. 309<sup>v</sup> et tome C, f. 135.

## 5

Torre d'Ottavo, 1<sup>er</sup> septembre 1456.

*Le roi Alfonse félicite Jean Hunyadi de la défaite qu'il venait d'infliger aux Turcs (il en avait reçu la nouvelle par Rome, Venise et Raguse), et s'engage d'envoyer dans le Levant une grande flotte, l'été suivant, pour combattre les infidèles.*

Rex, etc. Illustris et magnanime comes, magne vaivoda, devote, nobis dilecte.

Litteris nobis, tam a summo pontifice, cum vestrarum litterarum exemplo ad eius sanctitatem misso, quam ex Venetiis Ragusioque nobis redditis, audivimus et quidem non sine ingenti animi gaudio gloriosissimam victoriam, quam Supremus Deus adversus immanes et barbaros Turcos vobis impartitus est. De qua primum ipsi Omnipotenti Deo inmensas agimus gratias, demum vobis, cuius ductu et auspicio res optima gesta est, admodum gratulamur, vestram virtutem, prestantiam [et] magnanimitatem, summis laudibus extolentes.

Quod vero ad vos attinet, quantum possumus continue intendimus ac operadamus maritime quam magne expediendo classis, quam estate futura in Orientem contra ipsos Turchos mittere possimus.

Datum in Castello Turris Octavi, die .i<sup>o</sup>. septembris, anno .MCCCCLVI. *Rex Alfonsus.*

Illustri et magnanimo Johanni, comiti Huiac, ac regni Hungarie magno vayvode, devoto, nobis dilecto.

Dominus rex mandavit mihi Arnaldo Fonolleda.

(ACA, reg. 2662, f. 30<sup>v</sup>-31<sup>v</sup>.)

4. Je n'arrive pas à identifier cette seigneurie.

5. Cuisery (Saône-et-Loire, arr. de Louhans).

## 6

Naples, 4 octobre 1456.

*Le roi Alfonso remercie les dirigeants de Raguse de la nouvelle concernant la victoire remportée sur les Turcs par Jean Hunyadi [à Belgrade] et les prie de le tenir au courant de ce qui se passera par la suite.*

Rex, etc. Magnifici viri, devoti, nostri dilecti. Multi jorni so passati che havemo recepute le vostre lettere per le quale ne avisati de la victoria che ha havuta Johan Vayvoda delo Turco, de che ve havimo infinite gracie e ve pre-gamo che de quello che senterite in lo tempo da venire, cossi delo Turco, como de omni altra parte, che sia digna de relacione, non devogliati avisare, ca ninde farite<sup>6</sup> grandi piacere.

Datum in Castello Novo Neapolis, die .iiii<sup>o</sup>. mensis octobris, anno .MCCCCLVI<sup>o</sup>.  
*Rex Alfonsus.*

Spectabilibus et magnificis viris, rectori et consilio comunitatis Raguseii, devotis, nobis plurimum dilectis.

Arnaldus Fonolleda, prothonotarius.

(ACA, reg. 2662, f. 31<sup>v</sup>.)

## 7

1461

*Extrait d'une requête adressée par Geoffroy de Thoisy, bailli d'Auxois,<sup>7</sup> au sujet des sommes que lui devait le duc Philippe de Bourgogne à la suite de l'expédition qu'il avait entreprise, à la tête d'une flotte, à Rhodes, à Constantinople et dans la Mer noire.*

«... Au regart des .iiii. gallées et de la galiot faictes à Nisse en Provence l'an .XLIII., pou les causes et en la maniere contenue en sa requeste et seloncq l'acort et apointement fait avecq Monseigneur, duquel il se rapporte à lui, dit de son costet, il a entretenu le dit traitiet lealment à son pover. Et pour ce que, comme est dit en sa dicte requeste, toutes fois quy seroit en son franc arbittre, il n'avoit nulz payement mais quant il seroit à Constantinoble ou ailleurs, par le commandement et ordonnance de mon dit seigneur ou de Monseigneur de Wavrin, il aroit .v<sup>o</sup>. ducas pour mois pour cascune gallée et, pour la galiotte, ii<sup>o</sup>. et .i. Or avint ainsi que les gallées de Monseigneur de Wavrin, armées à Venise, ne furent point si tost prestes que celles de Monseigneur Joffroy, par quoy il fu de necessitet que le dit Monseigneur Joffroy querresit son adventure jusques à tant que les dictes gallées fuissent prest pour faire le dit voyage de Constantinoble, car telles gallées ne se puellent tenir en

6. *ms* : farito.

7. Territoire dans le département de la Côte-d'Or.

point sans grans despences, pour quoy il fu de necessitet au dit Monseigneur Joffroy de querir son adventure et, de fait, ala courir toute la coste de Barbarie, là où il gaigna en partie sa despence et sa panaticque. Et, en ce voyage faisant, le dit Monseigneur Joffroy trouva une nave en l'isle de Lampadouse, là où le patron de la dicte nave lui certiffia que les Mors venoient en Roddes, à grant fuison de navirez, mettre le siège. Quant le dit Monseigneur Joffroy le seut, il tira celle part, pour ce qu'il pensoit bien que ce seroit assés le plaisir de mon dit seigneur le duc et, de fait, il arriva en Roddes le premier jour d'aoust et y fu tout le siège durant. Et ce temps pendant il ne demande riens à mon dit seigneur ne à Monseigneur de Wavrin pour ce qu'il y ala sans ordonnance et ossi le grant maistre de Roddes lui aida à vivre et entretenir ses gallées de vivres mais, depuis qu'il parti de Roddes, qui fu le .xxviii<sup>e</sup>. jour de septembre, pour aller en Constantinoble, là il fu l'iver par le commandement de Monseigneur de Wavrin, jusques à tant qu'il entra en la Mer Majour qui fu le .viii<sup>e</sup>. jour d'avril, ce temps pendant qui sont .vi. mois et .x. jours ou environ, le dit Monseigneur Joffroy demande à avoir ce qu'il devoit avoir par l'apointement qu'il avoit fait, comme dit est.

Et depuis le dit .viii<sup>e</sup>. jour d'avril qu'il entra en la dicte Mer Majour il ne demande riens, car il estoit à son adventure, ja soi ce que la fortune ne lui fu pas trop bonne pour lui. Mais depuis qui fu retourné de la dicte Mer Majour en Constantinoble, qui fu le .xiii<sup>e</sup>. jour de juillet enssieuvant, il demande avoir les gaiges des .ii. gallées qu'il bailla à Monseigneur de Wavrin pour aler à la Duno, là où il[s] sejournerent jusques à l'iver, comme assés y pourra apparoir par le compte que Jehan Bayart en a fait en la Chambre, pourquoy le dit Monseigneur Joffroy requiert qu'il soit entretenu selonc le contenu du dit traitiet et qu'il appara qu'il ara estet à la charge de Monseigneur de Wavrin et par son ordonnance et on li fera raison et justice, duquel traitiet il s'en rappert bien à l'ordonnance de mon dit seigneur le duc et ce que le dit Monseigneur Joffroy ara reçut de Jehan Bayart, comme il appara par sa lettre de recepte, lui soit defalquiet et rabatut sur son dit compte.

(Archives départementales du Nord, Série B, 17.692 ; copie dans le chartier du baron Paul de Thoisy.)

CONSTANTIN MARINESCO

Paris.